

# Le Samedi

VOL. X. No 44  
MONTREAL, 1er AVRIL 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c



LE MATIN DE PAQUES.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

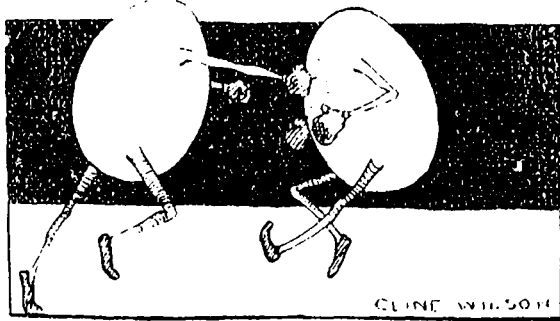
Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 1er AVRIL 1899

## MON DINER DU JOUR



ŒUFS BROUILLÉS.

## PENSÉES ET MAXIMES

La clémence qui pardonne aux assassins n'est qu'une meurtrière.

x

Étrange rêve que celui qui permet de penser à un homme mort en songe.

x

Les larmes font sentir la perte, mais elles ne retiennent pas ce qu'on pleure.

x

Que de fois les hommes se montrent gais lorsqu'ils sont sur le point de mourir.

x

Celui-là rit des cicatrices, qui n'a jamais ressenti la douleur d'une blessure.

x

O mal, comme tu es prompt à entrer dans les pensées des hommes désespérés!

x

La mort étendue sur la jeunesse est comme une gelée hors de saison sur la douce fleur de la campagne.

x

Quoique la folie nature nous invite à pleurer, les larmes de la nature sont cependant un objet de pitié pour la raison.

x

Le chagrin à certaine dose prouve beaucoup d'affection; mais à trop forte dose, il prouve toujours quelque faiblesse d'esprit.

x

Les saints ont des mains qui touchent les mains des pèlerins, et le serrement de mains est le baiser des pieux porteurs de palmes.

x

La noire fatalité d'une journée s'étend sur bien d'autres qui sont à venir; un jour commence seulement le malheur, d'autres l'achèveront.

x

L'âme, plus riche en sentiments qu'en paroles, tire orgueil de sa nature, non de vains ornements; ceux qui peuvent compter leur fortune ne sont que des mendiants.

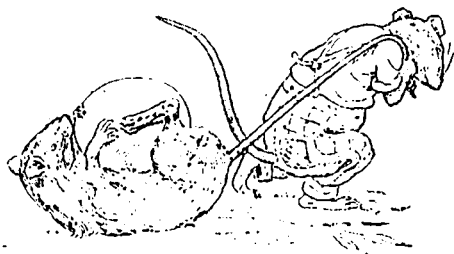
x

L'or est pour les âmes des hommes un pire poison et qui accomplit plus de meurtres dans ce monde exécrable que les drogues vénéneuses que l'apothicaire n'a pas permission de vendre.

(Roméo et Juliette.)

SHAKESPEARE.

## A RATOPOLIS



LE DÉJEUNER DE PAQUES.

## IL FALLAIT S'EXPLIQUER

*Le visiteur (à l'un des prisonniers).—*Pourquoi êtes-vous ici?  
*Le prisonnier.*—Pour vol.  
*Le visiteur.*—Qu'avez-vous volé?  
*Le prisonnier.*—J'ai volé l'affection d'une jeune fille.  
*Le visiteur.*—Mais, ce n'est pas une infraction à la loi cela.  
*Le prisonnier.*—Je vais vous dire. Je les ai emportées, la fille et l'affection, avec le cheval et la charette de son père.

## ENTRE BONNES AMIES

*Louise.*—Ne serait-ce pas drôle si Georges tombait amoureux de moi?  
*Julie.*—Ce serait parfaitement ridicule.

## ELLE N'Y GAGNERAIT RIEN

*Madame.*—Marie, j'ai vu le boulanger vous embrasser encore aujourd'hui. Je pense que, désormais, je devrai descendre moi-même chercher le pain.  
*Marie.*—Vous n'y gagneriez rien, madame, il ne vous embrasserait pas, car il m'a promis de ne jamais en embrasser une autre que moi.

## INVENTION A FAIRE

*L'agent.*—Voici la plus belle protection du monde. Un voleur n'est pas aussi entré dans la maison que ceci vous donne l'alarme.  
*M. Friend.*—N'avez-vous pas quelque chose qui puisse donner l'alarme au voleur?

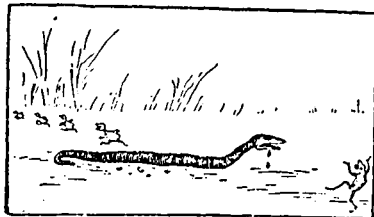
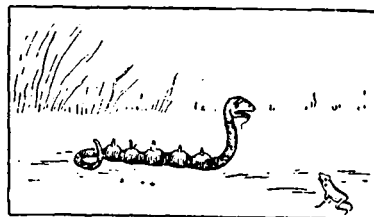
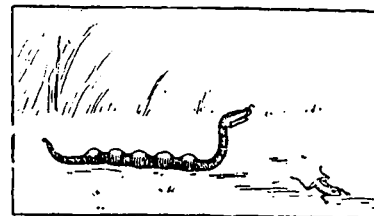
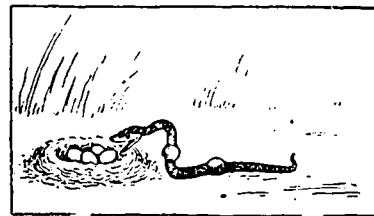
## LA DERNIÈRE DE TAUPIN

*Le guide.*—Maintenant, il faut faire attention. Plusieurs touristes se sont déjà cassé le cou à cet endroit.  
*Taupin (à sa femme).*—Angusta, tu vas passer la première, hein?

## FACILE A COMPRENDRE

*Le consommateur.*—Dites-moi, garçon, pourquoi recommandez-vous ces homards avec tant d'enthousiasme?

*Le candide garçon.*—Oh! monsieur, si vous saviez! Quand il reste des homards, nous, les garçons, nous les avons le lendemain pour notre dîner, et comme ils sont ici depuis déjà quinze jours, vous comprenez qu'on ne s'en soucie pas.

UN INCUBATEUR MALGRÉ LUI  
OU LE GOURMAND PUSI

LÉGENDE SANS PAROLES.

## TOUS LES DEUX

*La mère.*—Tommy, quelle panition ai-je dit que je t'imposerais si tu touchais encore à ces confitures?

*Tommy.*—Ah, c'est drôle, maman, que tu aies oublié cela toi aussi. Je veux bien mourir, moi, si je m'en souviens!

## IL PROMETTAIT TROP

—Votre fils est un jeune homme qui semble promettre beaucoup, disait Boireau à son voisin.

—Oui, il promet même trop. Il avait promis le mariage à une jeune fille et maintenant il refuse de l'épouser. Moi j'ai à payer \$200 de dommages pour cette affaire-là.

## PAS BESOIN DE LUI

*Le père.*—Tu dis que le jeune homme veut t'épouser?

*La fille.*—Il me l'a dit, papa.

*Le père.*—Sait-il que je n'ai pas un sou à te donner?

*La fille.*—Oui, il dit qu'il m'aime pour moi-même.

*Le père.*—Est-ce qu'il te connaît depuis longtemps?

*La fille.*—Oh, oui! Depuis des années.

*Le père.*—Dis lui de s'en aller, alors. Je n'ai pas besoin de fou dans ma famille.

## IL A ÉTÉ "COLLÉ"

—Papa? interrogeait Louis pour la centième fois.

—Louis, lui dit le père impatienté, je ne répondrai plus qu'à une seule de tes questions, aujourd'hui. A toi de chercher avec soin ce que tu dois me demander.

—Oui, papa.

—Eh bien, j'attends.

—Pourquoi, papa, n'a-t-on pas enterré la Mer morte?



UN BOUQUET DE PRIÈRES.

## L'AMOUR DE LA PATRIE

Parmi les liens moraux, parmi les sentiments qui unissent et font agir de concert, le premier qu'il importe d'affermir, c'est l'amour de la patrie... sentiment naturel, facile et doux.

La vision totale de la communauté passée et présente se précise dans les cerveaux cultivés. Nous portons en nous-mêmes comme une image vaste et détaillée de toute la France dans l'espace et dans le temps, de sa terre, de ses campagnes, de ses fleuves, de ses villes ; de son esprit et de ses mœurs ; de la suite de ses grands hommes, de ses grands livres, de ses grandes actions ; une image géographique, historique et morale de la patrie, image si inséparablement liée à notre intelligence et à notre cœur que l'idée de sa diminution ou de sa déchirure nous est douloureuse et même insupportable.

Ces sentiments, cet amour, cette jouissance ou cette souffrance ou idée n'est pas une duperie pour l'individu puisque, par là, il agrandit sa vie et son être. La collectivité vaut par les individus qui la composent, mais elle leur rend bien ce qu'ils lui donnent... Le sentiment qu'on est membre d'une communauté robuste engendre un généreux orgueil, la confiance en soi, le goût et l'action, la hardiesse et même le désintéressement, car on se dévoue plus volontiers à un groupe humain, florissant et fort.

JULES LEMAITRE.

### IL EN ÉTAIT SUR

Tom — Je ne saurais dire si elle chante ou si elle ne chante pas.

Jack. — Oh ! Elle ne chante pas. Je l'ai entendue.

L'amitié est un soi-disant duo, où, bien souvent, il n'y en a qu'un qui chante. — Dr GRÉGOIRE.

## HISTOIRE ARRIVÉE



I

L'illustre naturaliste Tétaclac voyageait, pour la science, dans les déserts africains quand, un matin, il découvrit ce qu'il cherchait depuis de longs jours : un oaf d'afruche.



II

—Très bien ! très bien ! mais c'est très embarrassant à porter, ce machin-là !... Ah ! Parfaitement... là, sur ma poitrine...

## CHANSON SIMPLE

C'était un page joli  
Aux yeux tendres de porvenche  
Sa joue était fine et blanche,  
Son front n'avait pas un pli.  
C'était un page joli  
Aux yeux tendres de porvenche.

N'ayant point d'amour au cœur,  
Il chantait au clair de lune,  
N'aimant ni blonde, ni brune,  
Sa chanson d'enfant moqueur.  
N'ayant point d'amour au cœur,  
Il chantait au clair de lune.

Las ! un jour, sous un dais bleu,  
Il vit s'en venir la reine,  
Avec sa robe qui traîne  
Plus douce et belle que Dieu.  
Las ! un jour, sous un dais bleu,  
Il vit s'en venir la reine.

Elle lui dit : Voudrais-tu  
Être mon jouour de lyre ?  
Et fit un charmant sourire  
A l'enfant tout éperdu.  
Elle lui dit : Voudrais-tu  
Être mon jouour de lyre ?

Quand il eut fort diverti  
La reine et ses damoiselles,  
Et qu'on sut ses villanelles,  
On lui dit : Va t'en, petit !  
Quand il eut fort diverti  
La reine et ses damoiselles.

Lors le page s'en alla  
Pleurer dans l'herbe des plaines  
Et ne raconta ses peines  
Qu'au linot qui passait là.  
Lors le page s'en alla  
Pleurer dans l'herbe des plaines...

PAUL MILIANE.

## CLOCHES ET LILAS DE PAQUES

Clochos de Pâques ! Clochos de Pâques ! Que vous sonnez mélancoliquement dans le ciel d'avril ! Lilas étioles des faubourgs, pourquoi répandre, sur le passant solitaire, tant de regret et de nostalgie ?

Il compte alors les années, les nombreuses années, où il vous entendit, cloches de Pâques, par un jour pareil à celui-ci, aigre et clair, par ce même azur éblouissant, sur lequel ne glisse pas encore une seule hirondelle. Il compte les années, les nombreuses années, où il vous respira, maigres lilas de Paris, en passant devant les grilles des jardins ou en longeant les murs, dont vos grappes fleuries dépassent le faite.

Et cette lourde pensée lui tombe sur le cœur :

"Encore un printemps de vécu !"

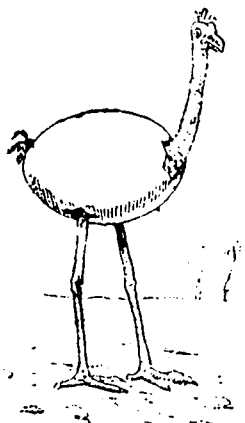
Il se souvient de sa jeunesse, quand vous lui versiez la joie, cloches et lilas, et quand, à vous entendre et à vous respirer, il était inondé soudain d'une vague, mais délicieuse espérance.

Sa jeunesse ! Que c'est loin et que ce fut court ! Elle a duré, pour lui, tant il s'est réveillé, chaque matin, en se disant : "Que va-t-il m'arriver d'heureux aujourd'hui ?" Car c'est bien cela, la jeunesse : l'attente du bonheur, — et du bonheur absolu, complet, absurde. "Demain, je rencontrerai la femme dont le sourire m'ouvrira un éternel paradis... Demain, éclatera la guerre où je deviendrai le héros équestre et victorieux, à qui des supplicants apporteront les clefs de la ville... Demain, j'imaginerai le plan et j'écrirai les premiers vers du drame ou du poème qui me doit rendre immortel."

Amour, gloire, génie ! Celui qui ne vous a pas rêvés, que dis-je ? ardemment et follement espérés, peut-il prétendre qu'il a été jeune ?

Le passant déjà vieux, que berce la voix des cloches et que caresse la fugitive odeur des lilas, se rappelle sa brève jeunesse. Elle a fini, voilà bien longtemps, le jour où il a reconnu la médiocrité de la vie, où il s'est aperçu que, seul le désir est bon, que toute jouissance est suivie d'amertume et de dégoût, que le but recule sans cesse devant l'effort. Elle a fini, quand il s'est réveillé, un triste matin, sans plus rien attendre de sublime et d'extraordinaire, quand, relisant la page, écrite par lui la veille, il l'a trouvée froide et par trop inférieure à son rêve, quand

## OEUFS D'AFRIQUE



Contre le soleil ou le vent du sud.

il a vu se tordre, dans le coin de tant de sourires, le petit lézard dont parle Henri Heine, l'inquietant reptile de l'ironie et de la trahison.

Cependant, la vie lui semblait encore savoureuse, mais comme un fruit échauffé par le soleil de septembre. E'le était perdue, et pour toujours, cette fraîcheur d'âme qui rend les sensations pareilles à des cerises cueillies sur la branche et mangées sous l'arbre, dès le matin, quand elles sont encore embuées de l'haleine des nuits.

Parfois il se révoltait, il s'indignait que la puissance de l'espoir et de l'illusion s'affaiblisse si vite ; et, comme pour le convoler un moment, à chaque printemps nouveau, un peu de jeunesse lui revenait, par accès inattendus, par soudaines bouffées.

C'était par des matins comme celui-ci, aux environs de Pâques, alors qu'au jardin, en même temps que les giroflées et les tulipes, s'épanouissaient suavement les lias, et que, semblables à des monstres captifs dans les campaniles à jour, les lourdes cloches se balançaient et jetaient leurs appels graves au large du ciel.

Il reprenait alors courage à la vie ; il se remettait à croire un peu à la gloire et au bonheur. "Aime !" lui conseillaient les tendres fleurs ; et l'héroïque airain lui disait : "Travaille !"

Il les évoque, parmi les meilleurs de son passé, ces vifs et frains matins de fêtes. N'étant pas frileux alors, il ne lui déplaisait point que le vent



III

... Une place de choix, sur mon cœur. C'est là que je mettais mes livres quand, petit garçon, j'allais à l'école...



IV

... Et puis, par une route comme celle-là en plein soleil, avec deux valises et un fusil à porter, il n'aura pas froid. Ah, non !...

du nord-est, le vent du temps clair, lui fouettât le visage et tourmentât ses habits.

C'était surtout sur le large boulevard, devant l'église, que ce vent de joie faisait cent malices, parait sans d'abord s'exercer de préférence sur les gens qui allaient à la messe ou qui en revenaient. Quand arrivait la bande de petites orphelines conduites par des religieuses, il faisait flotter les mantelets noirs et les rubans bleus des bonnets et s'amusaient à transformer les cornettes des sœurs en grands papillons blancs. Sur la tête des élégantes paroissiennes, il secouait rudement les plumes et les fleurs. Puis il entortillait les maigres jambes d'un vieux prêtre dans les plis de sa soutane et forçait le pauvre homme à maintenir de la main son vieux chapeau ; et il poussait même l'inconvenance jusqu'à taquiner les jupes d'une dévote en deuil, qui, embarrassée par son parapluie, son ridicule et son eucologe gonflé d'images, tournait sur elle-même, dans un affolement scandalisé, et ne parvenait pas à cacher ses tristes mollets.

Mais voilà tout à coup que ce farceur de vent s'apercevait que, dans la maison en face, une persienne était mal attachée. Vite, il y courait et la faisait claquer contre la muraille. Ensuite, c'étaient les casques d'une paire de dragons en promenade qui l'attiraient, et il se mettait à éparpiller les crinières noires et à les jeter dans les yeux des deux soldats. Enfin, remarquant dans la foule, sur la tête d'un bourgeois à bedaine, le premier chapeau de paille de la saison, v'lan ! il découvrait brusquement la calvitie du gros papa et l'obligeait à courir, soufflant comme un phoque et aveuglé par la poussière, après sa coiffure qui roulait devant lui comme un cerceau.

Et, dans ces matins de Pâques de jadis, il n'y avait pas que le vent qui fût de si bonne humeur. Tout respirait l'allégresse. Le ciel était pur et les femmes avaient comme du bonheur dans le regard ; c'était le même bleu au firmament et dans les yeux des blondes. Et la verdure ! Oh ! la fraîche, la tendre, la légère, la délicieuse verdure ! Sur le squelette des arbres tardifs, elle commençait à paraître à peine, indécise, flottante, ainsi qu'une vague fumée. Sur d'autres, elle pointait déjà hors des bourgeons, en petites feuilles claires — si jeunes ! — avec quelque chose d'étonné et de ravi comme la physionomie des enfants.

Mais, surtout, il y avait les lilas ! Le lilas, l'arbuste qui, dans ce moment de l'année, n'a, pour ainsi dire, pas de feuillage, mais qui éclate en gerbe, en feu d'artifice de fleurs. Des lilas, il y en avait partout. Dans des vases, au bord des fenêtres ; en botte, à l'étalage de la fruitière ou dans la petite charrette de la marchande, le long du trottoir. Les femmes qui passaient en tenaient un gros bouquet avec leurs deux mains ; et quelques chevaux de fiacre en avaient aussi une petite branche, piquée près de l'oreille. Quand on s'enfonçait un peu dans la banlieue, les grappes de fleurs débordaient et pendaient sur toutes les clôtures. Oh ! ce lilas qui

fleurit le premier et dure quinze jours à peine, voilà bien la fleur et l'emblème du Parisien, de l'habitant fiévreux de la grande ville, si impatient et si avide, poussé par la hâte de posséder et de jouir.

Le promeneur solitaire évoque ses printemps passés. Combien tout cela l'enivrait, ce vent taquin, ce jeune azur, ces fleurs précoces, cette verdure nouvelle, et, là haut, l'harmonieux tumulte des cloches de Pâques sur la foule joyeuse et ensoleillée ! Naguère encore, comme tout cela lui donnait un revif de jeunesse !

Hélas ! Serait-ce décidément fini ? Aujourd'hui, faible et maladif, frissonnant au moindre souffle un peu âpre du nord est, les lilas ne le grisent plus, le concert aérien l'importune. Est-ce bien lui, l'amoureux et le poète—au fond, c'est tout un—lui de qui, jadis, toute fleur avait le baiser, lui chez qui tout rythme éveillait aussitôt mille chansons, est-ce bien lui qui peut rester indifférent à un parfum, à une harmonie ? Oh ! la cruelle pensée ! Est-ce vraiment la fin et ne connaîtra-t-il plus jamais les enchantements de la nature et de la vie ?

En ce moment, à quelques pas devant lui, dans la longue avenue où s'attarde sa flânerie, il aperçoit un jeune homme et une jeune femme, assis sur un banc, dans la tiédeur du soleil que tamise le grêle feuillage. C'est un ménage d'ouvriers, parmi les plus pauvres ; car, bien que ce soit jour de grande fête, la femme est en cheveux et en taille — et quelle robe ! — et l'homme a gardé son tricot et sa cotte de travail. Sur la petite voiture d'osier, où repose un nouveau-né, tout près d'elle, la femme a placé une gerbe de lilas, et le tout petit, qui vient de s'éveiller, ouvre des yeux devant cette merveille et porte instinctivement vers les fleurs, ses mains potelées. L'homme, lui, maintient debout, sur une de ses cuisses, son aîné — deux ans tout au plus — et l'enfant, qui écoute sonner les cloches de l'église voisine, est charmé par la belle musique et incline la tête, en mesure, à chaque vibration de l'airain. Alors, les époux regardent tour à tour leurs deux enfants, du regard des pères et des mères, puis tournent la tête l'un vers l'autre, et, sans rien dire, ils se sourient longuement — oh ! du pâle sourire des malheureux — mais d'un sourire où il y a quand même, en ce moment, pour ces deux humbles, un peu de joie et d'amour.

Oh ! comme il a honte, à présent, le promeneur pensif, de son chagrin égoïste et mauvais de tout à l'heure ! Qu'importe qu'il vieillisse et que le renouveau lui verse de moins en moins la force pour le travail et pour la volupté ! Epanchez-vous, lilas d'avril ! Sonnez à toutes volées, cloches des alléluia ! Fleuris, printemps, richesse des pauvres ! Et sois béni par tous les misérables et par cet homme sur le déclin, dont tu viens de réhauffer le cœur en l'attendrissant devant le bonheur d'autrui !

FRANÇOIS COPPÉE

HISTOIRE ARRIVÉE — (Suite et fin)



V

... Quoi donc ? Il me semble que j'ai entendu quelque chose craquer... Quelque lion, peut-être, qui me suit... Ah... encore ! Mais où donc ?...



VI

Le petit autruchon (émergeant du giron de Tétaclac. — Bonjour, maman !

HISTOIRE DE CHIEN

Les chiens font aussi partie de la gent dramatique ; de tous les animaux, ce sont eux qui deviennent le plus facilement des artistes, et souvent des artistes de valeur ! Dans les cirques, on les exhibe sous toutes les formes ; au théâtre, ils ne comptent plus leur succès. On a fait quantité de pièces dans lesquelles ils jouent le principal rôle ; une, entre autres, est restée célèbre : le *Chien de Montargis*, que j'ai vu représenter dans mon enfance et qui m'a tant fait rêver.

"Quand le chien reconnaissait, perdu dans la foule, le véritable assassin du crime dont son maître était accusé et lui sautait à la gorge, le public, dont j'étais, applaudissait avec une joie folle.

"J'ai vu reprendre, plus tard, ce drame à la Gaîté du boulevard du Temple, sous la direction Hostein. Le chien chargé du grand rôle en question appartenait à un petit acteur du théâtre, qui l'avait dressé très vite. Hostein m'a souvent raconté qu'au baisser final du rideau, quand le public en délire rappelait tout le monde, le chien revenait saluer aussi.

"Et, non seulement le chien saluait, mais son maître, caché dans le trou du souffleur, pour diriger les pas et les mouvements de son animal et que personne ne pouvait voir, saluait de même, en mettant les mains sur son cœur.

"Chacun prend sa part de gloire où il peut !

"Dans une revue de fin d'année que nous faisons répéter, Toché et moi, le directeur du théâtre nous dit un jour :

"— J'ai un numéro sensationnel à vous proposer : un chien qui imite Mounet Sully !

"— Ah ! bah !

"— C'est du moins, son propriétaire qui l'affirme ; on peut toujours voir, n'est-ce pas ?

"— Certainement !

"On fit venir le propriétaire et son chien. Celui-ci était un gros caniche noir, à l'œil vif et intelligent

"Son maître l'affabla d'une tunique et d'un péplum, lui mit sur la tête une couronne de roses et lui donna la réplique, comme dans *Élipe roi* ; le chien répondait par un glouglouement et des petits et des grands aboiements extraordinaires : c'était tout à fait la gamme montante et descendante dont se sert, parfois, Mounet Sully !

"Avec tout le respect dû à un des grands artistes de ce temps, je dois avouer que c'était à s'y méprendre.

"Ravis, nous sautâmes sur le numéro qui remplaçait admirablement une scène dialoguée de nous et qui était loin de contenir autant de mots d'ôles !

"Le malheur voulut que, quelques jours avant la première, le propriétaire, désolé, vint nous annoncer, un matin, que son chien avait disparu depuis la veille, et qu'il ignorait ce qu'il était devenu.

"C'était un désastre ! Qu'avait-il pris au chien ? N'était-il pas content de son rôle ? Avait-il été débauché par une chienne riche, qui s'était mise à aimer un acteur ? Ou bien, supposition invraisemblable, était-ce Mounet-Sully lui-même qui contrarié de voir parodier sa manière par un simple quatrupède, l'avait fait enlever nuitamment ? On ne l'a jamais su."

Force fut aux auteurs de se passer de ce clou, sur lequel ils comptaient ! La revue y perdit beaucoup, comme le dit une petite actrice du théâtre qui, elle non plus, n'était pas contente de son rôle : elle manquait de chien !

ERNEST BLUM.

PAS LA MÊME CHOSE

*Madame (à la servante)* — Marie, votre cœur est-elle mariée, maintenant ?

*Marie*. — Non, madame.

*Madame*. — Comment cela ! Mais je croyais qu'elle était mariée depuis la semaine dernière.

*Marie*. — Oui, madame, elle devait l'être, mais son futur au lieu d'acheter des meubles a acheté une bicyclette.

RIEN DU TOUT

*Le jeune homme*. — Alice, qu'est-ce que votre père voit en moi et que peut-il m'objecter ?

*La jeune fille (essuyant une larme)*. — Il ne voit rien de tout en vous, Alfred, c'est pourquoi il s'objecte.

CE QUELLE DÉSIRAIT

*Elle*. — Je n'épouserai jamais un homme dont la fortune ne se chiffre par au moins à cinq zéros.

*Lui (trionphalement)*. — Ah, chérie ! La mienne est toute en zéros.



VII

Et le nouvel arrivé, sans reconnaître pour son incubateur nouveau modèle, lui mit irrévérencieusement un pied sur le nez, s'élança... disparut...

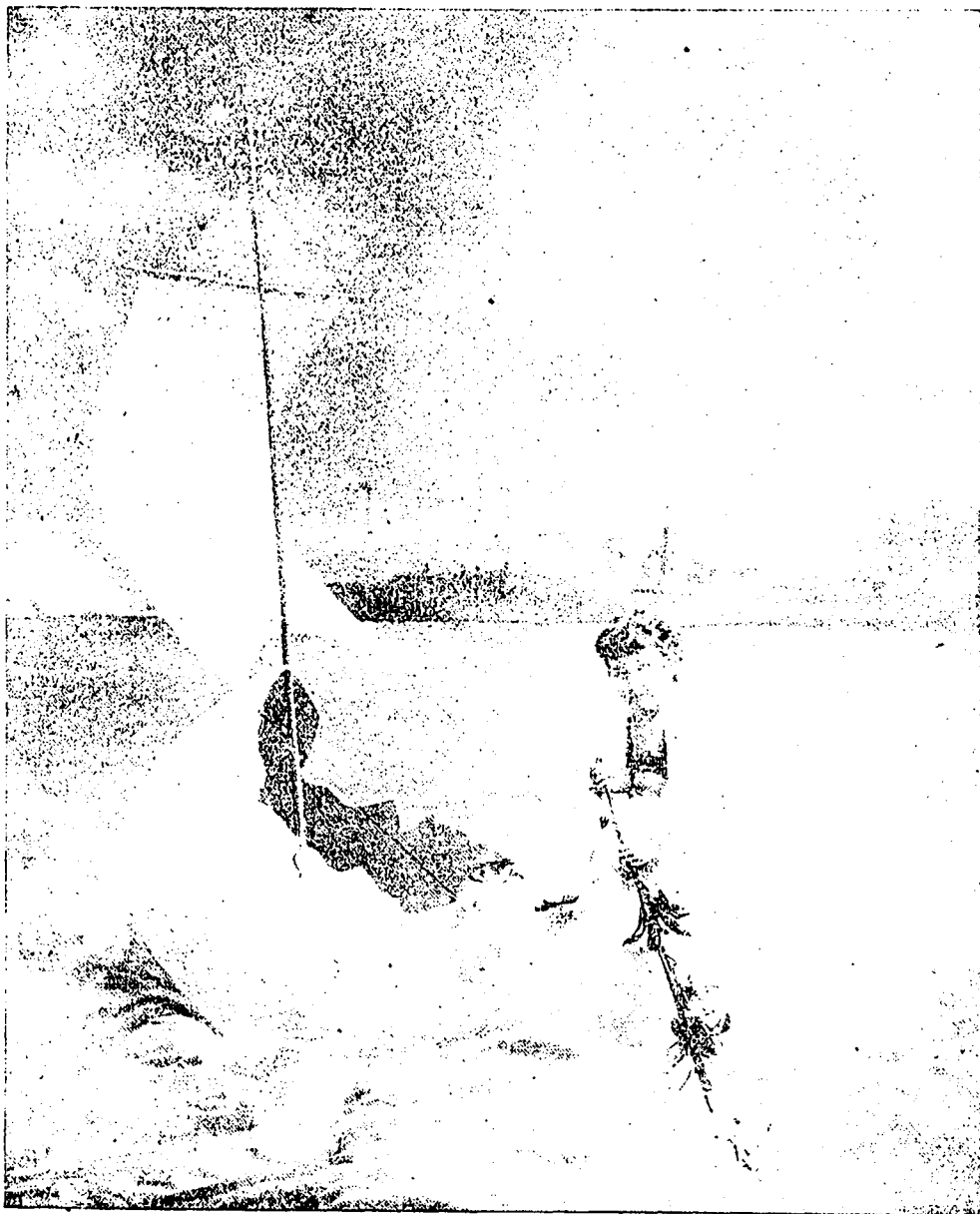


VIII

Tétaclac (qui la stupéfie et cloue littéralement sur le sol) — Ah bien, quand on me rendra à transporter des œufs d'autrucho, j'aurai soif de me mordre d'une glacière !

Si vous toussiez prenez le BAUME RHUMAL

## ŒUF DE PAQUES



DESCENDANT LE FLEUVE DE LA VIE.

## 1919 : Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES  
DDXXIX

## VALSE LENTE

La vierge file au mois d'avril  
Un fil soyeux, un léger fil,  
Dont les brins perdus, dès l'aurore,  
Flottent au soleil qui les dore.  
Tournez, flottez, tournez encore  
Fils légers, si fins et si longs :  
C'est la valse des cheveux blancs.

Valse en chantant, jeunesse blonde ;  
L'oiseau bleu, qui mène la ronde,  
Dit, au bord de son nid joyeux,  
Qu'avril ne sera jamais vieux...  
Pour saisir les fils d'or soyeux  
Des amours nus, en ribambelles,  
Courant après, battant des ailes ;  
Ils en feront de fins roseaux  
Ou les cœurs pris — pauvres oiseaux —  
Ont si peur de rester fidèles !...  
Tournez, fils soyeux, fins et longs :  
C'est la valse des cheveux blancs.

... Mais le soir vient, mélancolique :  
Un rossignol dit en musique  
Que les fleurs toujours fleuriront ;  
La neige des sommets réplique  
Qu'un jour, au cœur et sur le front,  
Les hivers pâles neigeront.  
Tournez, fils d'or, valsez en rond !  
Au vent des nuits avril frissonne ;  
Tout là-bas une horloge sonne.  
Et l'été ? — C'est déjà l'automne !  
L'horloge chante monotone,  
Et, comme les feuilles des bois,  
Les heures tournent à sa voix.  
Un coucou, froide mécanique,  
Chante à son tour : c'est la musique  
Qui rend les plus forts tout tremblants !  
Il chante, lentement rythmique ;  
L'horloge du clocher réplique :  
C'est la valse mélancolique,  
C'est la valse des cheveux blancs.

JEAN AICARD.

## A QUOI TIENT LA POLITIQUE

MADAME.—Tu sais que c'est ce soir que les cousins Machin arrivent...

LE DÉPUTÉ.—Tiens, c'est vrai, je l'avais oublié...

MADAME.—Il faudra les conduire à la Chambre, à la séance de demain.

LE DÉPUTÉ.—Crois-tu que ça va les amuser ?

MADAME.—Tu leur as promis, cet été, que tu interpellerais le gouvernement le jour où ils iraient au Palais Bourbon...

LE DÉPUTÉ.—J'ai promis... j'ai promis... C'est possible... Mais, à ce moment-là, j'étais un adversaire du ministère... Dupuy, je veux dire depuis, mes amis sont arrivés au pouvoir...

MADAME.—Oui, mais tu t'es brouillé avec eux.

LE DÉPUTÉ.—C'est juste... Mais enfin, interpellé !... Interpeller sur quoi, d'abord ?

MADAME.—Le premier sujet venu... Tu ne peux pas faire aux Machin l'affront de les avoir dérangés pour rien !...

LE DÉPUTÉ.—Tu ne crois pas qu'une simple question, ou deux ou trois bonnes interruptions...

MADAME.—Y penses-tu ?... Ils ont amené le petit Emile... Il faut l'amuser, cet enfant... Des interruptions, il ne comprendrait pas, et puis, ça pourrait lui apprendre de vilains mots... Non, une interpellation, c'est ce qui plaît toujours le plus... Et tu demanderas la discussion immédiate...

LE DÉPUTÉ.—Soit... Et si je renverse le ministère ?...

MADAME.. Je n'avais pas pensé à ça...

LE DÉPUTÉ, *trionphant*.—Tu vois...

MADAME.—Oh ! il n'y a pas de risque... Tu n'as jamais rien renversé... Pourquoi renverserais-tu un ministère ?

LE DÉPUTÉ.—On le sait pas ce qui peut arriver.

MADAME, *réfléchissant*.—Ce serait tout de même trop... En somme, nous n'avons passé que quatre jours chez les Machin... Ça ne vaut pas une crise ministérielle...

LE DÉPUTÉ.—Écoute, il me vient une idée.

MADAME.—Ah ! laquelle ?...

LE DÉPUTÉ.—Je fais demander par X... la remise à un mois...

MADAME.—Parfait !...

LE DÉPUTÉ.—Tu exprimes tous tes regrets aux Machin... Tu leur dis que ça sera pour leur prochain voyage...

MADAME.—Et, comme ça, la politesse est faite.

SERGINES.

## QUESTION INSIDIEUSE

*Lui*.—Fumer m'aide beaucoup à penser.

*Elle*.—Quand avez-vous abandonné l'usage du tabac ?

## CE QUI A DU LA DÉCIDER

*Le juge*.—Quel est votre âge, madame ?

*(Hésitation du témoin.)*

*Le juge*.—Répondez tout de suite à ma question, plus vous hésitez, plus vous vieillirez.

## PAS UN ANIMAL

Un grand médecin avait été appelé à donner ses soins à une pauvre femme qui avait été mordue au bras. Pendant qu'il pensait la blessure, il dit :

—Je ne puis reconnaître quel animal à pu vous mordre. La morsure est trop grande pour que ce soit un chien et trop petite pour que ce soit un cheval.

—Oh, monsieur ! répliqua la patiente, ce n'est pas un animal, c'est une de mes amies.

## IL SOIGNAIT SA SANTÉ

*Le géolier (au condamné à mort qui s'apprête à prendre son dernier déjeuner)*.—Désirez-vous du jambon avec des œufs ?

*Le condamné*.—Une couple d'œufs, s'il vous plaît, mais pas de jambon, je ne puis pas le digérer.

## AMÉNITÉS CONJUGALES

*Madame*.—Vous n'avez pas plus d'esprit qu'une buse. Vous ne vous seriez même pas décidé à demander ma main, si je ne vous y avait poussé.

*Monsieur*.—Je le crois. Et c'est, dans toute ma carrière, la seule chose dont je n'ai pas raison de m'enorgueillir.

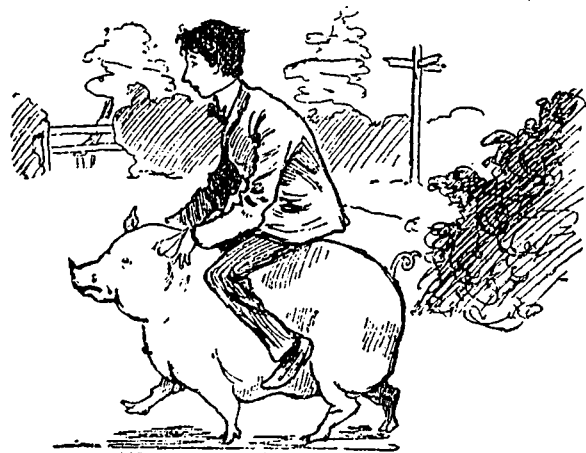
## VAINCU

*Le père*.—Et vous croyez pouvoir faire vivre ma fille avec \$10 par semaine ?

*Le prétendant*.—Oui, monsieur.

*Le père*.—Eh bien alors, mon cher, prenez-la ; mon cœur s'y refuse, mais ma bourse y consent. Elle me coûte \$40 à moi.

## SPORTMAN



Comment, à cheval sur un cochon, Bidou a gagné le prix de la course.

## CONCOURS DE BÉBÉS



No 6.



No 7.



No 8.

## CONCOURS DE BÉBÉS

\$100 DE PRIMES

Le concours que nous avons ouvert entre tous les bébés de nos lecteurs a été accueilli avec le succès le plus complet et nous nous bornons à le constater en rappelant à tous ceux qui désirent y participer, les conditions générales insérées dans nos précédents numéros. Les photographies des bébés, — de 3 mois à 2 ans — doivent nous parvenir sous enveloppe, avec la mention : "Concours de Bébés". Elles doivent porter au dos : les prénoms et âge de l'enfant, nom et adresse des parents.

Elles seront reçues jusqu'au 1er juillet 1899 et paraîtront successivement dans chacun de nos numéros du 25 mars au 1er juillet, portant le numéro d'ordre à elles affectées au fur et à mesure de leur réception à nos bureaux ; les noms ne seront pas publiés.

Dans chaque numéro du SAMEDI est inséré un coupon de vote.

Les personnes désirant manifester leur préférence en faveur de tel ou tel des bébés dont paraîtront les photographies, voudront bien insérer sur ce coupon le No d'ordre du bébé qu'elles choisissent, découper ce coupon et le conserver pour nous l'adresser, au plus tard le 1er juillet 1899, sous enveloppe portant la suscription : "Concours de Bébés".

Celui des bébés qui réunira le plus de coupons de vote aura la 1re prime de \$50 ; le second \$25 ; le troisième \$15 et le quatrième \$10.

Prière, afin de nous éviter un travail inutile, de suivre à la lettre ces prescriptions.

LE SAMEDI.

## MEDECINE VIBRATOIRE

Ceux des lecteurs du SAMEDI qui s'occupent de questions scientifiques savent, qu'en ce moment, tout est à la méthode vibratoire.

Cette nouvelle doctrine est tout à fait à la mode ; l'ignorer serait vouloir passer pour un tartigrade encrotté et nous avons pensé devoir en signaler l'apparition afin que ceux qui souffrent puissent se guérir en l'employant bien vite pendant quelle jouit de quelque efficacité.

On n'ignore pas, en effet, qu'il faut toujours être de son époque et que les médicaments, comme les méthodes, ne valent quelque chose que pendant un temps limité.

Voyez donc le salicylate de soude qui, jadis, guérissait si bien les rhumatismes mais qui, ... depuis !...

Donc, en ce moment, rien ne guérit mieux toute maladie que les petits mouvements rapides, saccadés, imprimés à notre individu.

Mais les sources vibratoires sont nombreuses.

On vibre par l'électricité, par le massage artificiel, par les courants magnétiques, par les "balancements suédois" (?) sur des tables en pitchpin.

Et pour cela, pas besoin d'appareils, rien de plus simple que de s'offrir tout une gamme de constantes vibrations.

Ne vibrons nous pas tout le temps, du reste ?

Nous vibrons à l'annonce d'une mort imprévue, d'une perte d'argent, d'un événement quelconque.

Nous vibrons à Paris, sur les grands boulevards, au Congrès de Versailles, à la campagne, etc., etc.

Nous vibrons continuellement. En temps d'émeute, une charge de cavalerie, voire même de simples agents, l'approche d'un tramway électrique dans le dos, ne nous font-ils pas vibrer de la tête aux pieds !

Nous vibrons toujours, continuellement, à distance même !

On vibre suivant ses idées en criant : Vive ou à bas Loabet !... Vive l'armée ou à bas les Juifs !...

Ceux qui attendent les Palmes académiques vibrent tous les matins, en ouvrant l'Officiel, aux environs du 1er janvier ou du 11 juillet.

On vibre sérieusement en bicyclette quand on passe à deux pas d'un train en marche, sur les bords d'un précipice ou même près d'un simple chien enragé ou d'un taureau en furie !

On vibre avec l'acteur qui fait rouler les rrrr, furrrieusement, tout en rrroulant lui-même des yeux furrribonds !

En causant simplement, entre amis, de la politique générale et surtout de... l'affaire... ne vibre-t-on pas continuellement ?

Mais, que dirais-je de plus ? On vibre partout, en tout temps, en tous lieux, chez soi comme en traversant, sur une frêle planche, les travaux du Métropolitain ; on vibre de la naissance à la mort et jamais médecine n'aura été plus universellement facile à appliquer, même et surtout, on voyage.

PARISIEN.

O herbe du divin Nicot, charme du penseur, consolation du malheureux, que deviendrait l'humanité sans toi ? — UN POÈTE.



No 9.



No 10.



L'ÉGLISE DU VILLAGE. — DEVANT LES RELIQUES.



FEUILLETON DU "SAMEDI", 1 AVRIL 1899 (1)

## LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

VI. — LES PREUVES DU CRIME

(Suite)



—Voyez, dit M. de Boloroche, en posant le doigt sur le mur.

— Cette lettre, enfin, afin que vous la compreniez mieux et qu'aucun sens ne vous en échappât... cette lettre était écrite en bas-breton... et c'est vous, Korrigan, qui l'avez lue !...

—Moi !

—Vous !

—Ah ! elle est bien bonne ! essaya de ricaner le vieux bandit. Mais je ne sais rien de tout ce que vous me racontez !... Mais je suis parfaitement innocent dans toute cette aventure !...

—C'est ce que nous verrons !

—Oh ! c'est tout vu !... Car, enfin, il ne s'agit pas d'accuser les gens, et de leur dire : "Vous avez fait ceci... vous avez fait cela !" sans leur fournir la preuve que c'est bien vrai et qu'ils sont bien coupables... .

— Cette preuve, au lieu de me la donner, vous me racontez des choses auxquelles je ne comprends rien... des affaires auxquelles je n'ai jamais été mêlé... une histoire, enfin, dans laquelle, je vous le répète, ni ma brave femme ni moi n'avons jamais joué aucun rôle.

—Non ! aucun rôle !... jamais !... jamais ! s'écria la vieille mégère qui se cachait toujours dans l'ombre.

—Misérables ! lui cria de Prades, tendant vers elle son poing furieux. Aucun rôle !... et vous avez l'audace de le dire ?

—Oui, monsieur, oui, je le dis parce que c'est la vérité ! répliqua

vivement la monstrueuse femme avec un cynisme effrayant. Non, jamais les portes du château de Morgoff ne se sont ouvertes pour cet homme dont vous venez de nous parler !... Non, jamais, jamais nous n'avons vu cette enfant que vous cherchez ! que vous dites volée à sa mère !... Non, jamais, jamais, jamais nous n'avons eu à recevoir à ce sujet une lettre de notre bon maître... une lettre de M. le baron de Chancel !... Tout cela est faux ! archi-faux !

—Archi-faux ! s'écria le marquis les dents serrées. Et c'est toi, vieille coquine, c'est toi qui as accompagné cet homme... c'est toi qui as accompagné le comte de Guérande sur cette terrasse !

—Oh !... oh !... oh ! gémit la vieille Micheline en levant les bras dans un geste plein d'indignation.

—C'est toi qui lui as désigné cette chambre, ou la chambre voisine, qu'importe !... comme devant être le cachot, ou plutôt la tombe, de l'infortunée petite Suzanne !...

—Et tu ne sais rien !... Et tu n'as rien vu !... Et c'est à tort que l'on t'accuse !...

—Misérable !... Misérable !... Misérable !...

—Eh bien, moi, je sais !...

—Ecoute !... écoute-moi !... Cette chambre ouverte, tu es partie, et l'homme est resté seul avec la petite prisonnière, avec la pauvre victime qui venait enfin de se réveiller du lourd sommeil dans lequel on l'avait plongée... et qui criait, se débattait encore, suppliant avec des sanglots et des larmes qu'on lui rende la liberté et qu'on la ramène vers sa mère...

—Mais la malheureuse enfant avait encore la tête perdue... le cerveau plein de vertige...

—Aussi, tandis qu'elle continuait d'implorer la pitié de son bourreau, de ce misérable dont vous venez de vous faire les complices, tout à coup la vit-on chanceler, puis s'abattre là, toute raide, morte peut-être !...

—Non ! non ! non ! protesta encore la vieille Micheline. Non, ce n'est pas ici que ces choses sont arrivées !

—Alors, poursuivit vivement de Prades, la voix toujours tremblante de colère, alors le comte de Guérande... alors l'homme qui venait de la part du baron de Chancel eut un cri de triomphe.

—Il se jeta, ou plutôt se rua sur cette enfant dont, enfin, il n'entendait plus les cris... Il la porta sur ce lit et guetta son souffle... Elle n'était qu'évanouie... ou plutôt qu'engourdie de nouveau sous l'effet du narcotique que le scélérat lui avait fait boire.

—Maintenant il pouvait fuir, quitter le château de Morgoff, il n'entendrait plus ses prières, il ne verrait plus ses larmes... D'ailleurs, au risque de la tuer, il venait de la replonger dans un sommeil plus profond encore...

—Et il allait s'enfuir, quand, brusquement, un spectre se dressa devant lui...

—Un spectre ! s'écrièrent-ils ensemble.

—Oui, un spectre !... Yvonne de Chancel !... la malheureuse jeune femme dont il avait été déjà le bourreau, comme il l'était maintenant de la petite Suzanne !... la malheureuse jeune femme que, depuis quelque temps déjà, le baron et cet homme vous avaient amenée un soir et que vous teniez enfermée, murée dans le château de Morgoff...

—Ah ! tu ne sais rien ! ajouta le marquis la voix de plus en plus vibrante, le geste de plus en plus menaçant. Eh bien, tu vois que je sais, moi !... que je sais même des choses que peut-être tu ignores !

—Et maintenant c'est assez, n'est-ce pas ? Où est Yvonne ?... Où est Suzanne ?... Parle !

Mais la vieille mégère venait d'avoir un geste d'accablement.

—Que voulez-vous que je vous dise, puisque vous ne voulez pas me croire ! répondit-elle. D'ailleurs, je vous le répète, vous pouvez fouiller le château... le fouiller de fond en comble et vous verrez qu'il est vide !...

—Vide !

—Oui, vide, je vous le jure !

Et la vieille Micheline ajouta avec aplomb :

—Vous avez vu cette chambre, je vais vous montrer les autres... Oh ! soyez tranquille, je vous conduirai partout, car nous n'avons rien à cacher ni à craindre... Dieu merci, nous sommes d'honnêtes gens qui n'avons jamais trempé dans des affaires louches comme celles-là... Venez, messieurs...

Mais comme elle allait reprendre sa lanterne, le comte de Belle-roche la lui arracha brusquement de la main :

—Un instant ! fit-il.

Et, comme de Prades, tout à l'heure, il se mit à son tour à chercher dans la chambre.

Impassible, la vieille mégère souriait d'un air ironique :

—Eh bien, monsieur trouve-t-il quelque chose ? dit-elle.

Mais, soudain, son sourire s'éteignit, et elle devint toute pâle, toute tremblante.

Korrigan aussi avait tressailli.

C'est, qu'en effet, le comte avait trouvé quelque chose !... La preuve qu'ils mentaient !... La preuve que cette chambre avait bien été la prison de la petite Suzanne !... La preuve, enfin, qu'ils avaient

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

bien été, dans cette horrible séquestration, les complices du comte de Guérande et du baron de Chancel !...

—Infâmes ! s'écria-t-il. Oui, j'ai trouvé !... Oui, voilà qui vous accuse et qui parle contre vous !... Regardez !...

Et, brusquement, il éclairait, avec la lanterne, l'angle du mur qui se trouvait à côté de la petite fenêtre qui donnait sur la mer.

—Qu'est-ce donc ? s'écria de Prades.

Et d'un bond, il eut rejoint le comte.

—Voyez ! dit M. de Belleruche en posant le doigt sur le mur.

Et le marquis tressaillit.

—Eh bien, approchez !... approchez donc ! cria-t-il, ironique et triomphant, à Korrigan et à la vieille Micheline qui étaient demeurés immobiles à la même place. Tenez ! la preuve que vous mentiez, la voilà !

—Lisez ! dit le comte.

Et les deux misérables, qui avaient fini par s'avancer, ne purent retenir un geste de saisissement.

Car, là, sur le mur, ils pouvaient lire ces deux noms écrits au-dessous l'un de l'autre, ces deux noms que la fille de Clotilde y avait gravés avec la pointe d'un clou :

MAURICE

SUZANNE

—Je crois que c'est clair ! reprit vivement de Prades. Je crois que vous n'aurez plus le toupet de nier !... Voyons, finissons-en !... Pour la dernière fois, il nous faut Yvonne !... il nous faut Suzanne ! Parlez !... Où sont-elles ?...

Et comme, pour toute réponse, le vieux bandit et sa femme se contentèrent de hausser les épaules, le marquis ne se connut plus.

Ivre de colère, il se jeta sur la vieille Micheline, l'empoigna brutalement par le bras, puis lui plaçant sous le nez un revolver qu'il venait de sortir de sa poche :

—Oh ! je saurai bien te faire parler !... je saurai bien te délier la langue ! s'écria-t-il. Marche ! Montre-nous le château !... Et malheur à toi si tu mens encore !... Malheur à toi si tu nous trompes !

—Et toi, vieux drôle, marche aussi ! dit le comte en braquant à son tour son revolver sur Korrigan. Marche ! et si tu tiens à ta peau, ne bronche pas !...

Korrigan et la vieille mégère grincèrent des dents de rage, mais comme ils sentaient bien qu'ils ne seraient pas les plus forts, ils jugèrent plus prudent de filer doux.

Mais la vieille misérable venait d'avoir sous ses paupières baises un éclair si sombre, si sinistre, que le comte et le marquis n'auraient pu s'empêcher de frissonner s'ils avaient pu s'en apercevoir.

—Marche !... marche ! répéta M. de Belleruche.

Puis, portant lui-même la lanterne, il passa devant le vieux bandit.

Ils venaient de revenir sur la terrasse, et ils se retrouvaient à présent devant la chambre contiguë à celle qu'ils venaient de quitter, c'est-à-dire devant la chambre qu'occupait Yvonne le jour où de Guérande avait amenée la petite Suzanne au château de Morgoff.

—Et là ?... fit vivement de Prades.

—Une chambre vide aussi, répondit la vieille Micheline.

Le comte poussa la porte et entra.

Cette chambre — si l'on pouvait appeler ainsi cet étroit et sinistre réduit — était encore si sombre malgré le grand jour qui éclairait déjà la terrasse, que la lumière de la lanterne n'était pas de trop.

Lentement et minutieusement le comte et le marquis fouillèrent dans tous les coins, cherchant s'il ne trouveraient pas là quelque trace récente du séjour d'Yvonne.

Mais rien

Là, les murs ne parlaient pas.

—Cette chambre a dû pourtant être occupée par la mère de Maurice, dit de Prades à M. de Belleruche. Car c'est d'ici, sans doute, qu'elle avait entendu la scène entre Suzanne et de Guérande lorsqu'elle a si brusquement surgi en face de celui-ci. Mais rien n'y est resté d'elle.

—Non, rien, répondit le comte la voix sourde, le cœur traversé d'un frisson.

Car une angoisse atroce, une angoisse horrible venait tout à coup de s'emparer de lui.

Si la chambre d'où ils sortaient avait bien été le cachot de la petite Suzanne, — et l'on ne pouvait plus en douter après la découverte de ces deux noms gravés dans le mur, — et si celle où ils se trouvaient en ce moment avait bien été celle de la pauvre Yvonne, — et l'on ne pouvait guère en douter non plus d'après ce que venait de dire le marquis, — pourquoi les deux prisonnières n'y étaient-elles donc plus ?... Qu'en avaient donc fait les infâmes Korrigan ?

Et tout pâle et tout tremblant d'appréhension, tout frissonnant de colère aussi, il se demandait s'il n'avait pas trop de patience et s'il ne ferait pas mieux d'en finir d'un coup en mettant le revolver sur la gorge au vieux bandit pour la forcer enfin à parler, pour le forcer enfin à avouer !...

Mais, par miracle, il eut encore la force d'attendre, la force de se contenir.

D'ailleurs, après avoir jeté un dernier regard autour de lui, il venait de rejoindre de Prades sur la terrasse... de Prades qui poussait brusquement la vieille Micheline devant lui, lui criant :

—Marche !... marche toujours !...

Un nouvel éclair de fureur s'alluma dans l'œil de la vieille tourmenteuse d'Yvonne et de Suzanne, et elle mâchonna entre ses dents quelques paroles que le marquis n'entendit pas.

Seulement, après avoir fait encore quelques pas, elle se contenta de dire, montrant la terrasse :

—Vous voyez qu'il n'y a ici que ces deux chambres dans lesquelles vous êtes entrés... Si vous voulez en voir d'autres, il vous faudra redescendre !...

—Avance toujours, dit de Prades.

—Oh ! je le veux bien... Mais c'est inutile... Et tenez, voici l'abîme !... Où voulez-vous aller encore ?

L'abîme !

Ce mot-là avait fait tressaillir le comte de Belleruche.

Car n'était-ce pas là, à la place même où il se trouvait en ce moment, que le père Pornic avait vu Yvonne se dresser comme une sinistre et tragique apparition ?

Et ce fut plus fort que lui, il s'avança, sonda pendant quelque temps l'abîme du regard.

—Comment, si près de ce gouffre, n'a-t-elle pas pris le vertige ? se demandait-il avec un frisson de terreur. Comment a-t-elle pu, sans aller se briser dans ses profondeurs, se pencher si longtemps sur ce vide immense, sur ce vide effrayant qui, malgré vous, vous attire !...

Et, tout pâle, sentant la tête de plus en plus lui tourner, il venait brusquement de se rejeter en arrière, quand le marquis de Prades aperçut l'étroite porte percée sous la petite tourelle qui, dans les derniers temps, avait servi de cachot à Yvonne.

—Et cette porte-là, demanda-t-il, où conduit-elle ?

—Dans une autre pièce dont vous voyez la fenêtre ici, répondit la vieille mégère.

—Cette petite fenêtre grillée ?

—Oui.

—Tu vas aussi nous montrer cette pièce-là !...

—Entendu !... Mais je dois vous avertir qu'elle est vide comme les autres !...

—C'est possible. Mais, moi, je t'avertis aussi que nous ne nous en irons pas seuls du château... En marche !...

Et, d'une nouvelle bourrade, le marquis poussait encore devant lui la vieille mégère.

Quant au comte de Belleruche, il surveillait étroitement Korrigan.

—Ce bandit est capable de tout, de tous les pièges, de tous les crimes, ne l'oublions pas ! se disait-il en se rappelant la sombre histoire que leur avait racontée le père Pornic.

Et, lentement, sans échanger un mot, tous les quatre montèrent les quelques marches étroites et glissantes qui conduisaient à la dernière chambre habitée par la folle.

La vieille Micheline tira le verrou, puis, avec un sourire de triomphe sur les lèvres :

—Entrez ! dit-elle, et cherchez bien... et à peine le comte de Belleruche et le marquis de Prades avaient-ils fait deux pas, à peine M. de Belleruche avait-il levé sa lanterne pour tâcher de distinguer quelque chose dans ce trou aussi sombre qu'une cave, que tous les deux échangeaient un rapide coup d'œil.

—Voyez ce lit ! dit tout bas le marquis en montrant d'un regard l'horrible grabat sur lequel avait dormi la mère de Maurice. Est-ce qu'on ne dirait pas qu'il garde encore l'empreinte d'un corps !

—Et voyez aussi le mur sous la fenêtre, répondit le comte sur le même ton. Quelqu'un a dû se cramponner aux barreaux et faire avec ses pieds ces larges raies, ces larges éraflures qui semblent d'ailleurs toutes fraîches !...

Il se baissa, examina pendant un instant le mur à la clarté de la lanterne, puis, toujours bas à son compagnon :

—Oui, toutes fraîches ! ajouta-t-il. Il n'y a pas de doute, quelqu'un a dû être enfermé là ; il n'y a pas longtemps !...

—Un cachot !... un horrible cachot ! fit de Prades, tout saisi.

—Dites une tombe ! répliqua M. de Belleruche, la voix pleine de pitié.

Pendant ce temps, la vieille mégère continuait de sourire d'un air narquois, tandis que, les bras croisés et le dos appuyé contre le chambranle de la porte, Korrigan suivait d'un œil sombre tous les gestes du marquis et du comte.

Celui-ci venait encore de se baisser et cherchait, fouillait dans cette chambre comme il avait cherché et fouillé dans les deux autres.

Certes, il n'avait pas besoin de preuves pour savoir à quoi s'en tenir, et s'il n'avait eu depuis longtemps que sa fille et celle de Clotilde étaient enfermées au château de Morgoff, la découverte qu'il venait de faire dans la chambre occupée autrefois par la petite Suzanne aurait amplement suffi à le convaincre.

Mais l'incroyable aplomb et l'inférieure audace avec lesquels Korrigan et sa misérable femme s'entêtaient à mentir ; mais le rôvoitant cynisme avec lequel ces deux monstres osaient dire qu'ils n'avaient jamais été les geôliers de la jeune fille et de la malheureuse femme, de plus en plus le remplissait d'une colère, de plus en plus l'indignait et l'exaspérait...

Et pour tâcher d'en finir plus vite, pour tâcher de les forcer à un aveu qui aurait abrégé ces angoissantes recherches, il n'aurait pas été fâché de trouver encore une autre preuve de leur crime... une autre preuve devant laquelle, cette fois, ils n'auraient plus eu qu'à se taire...

Mais rien.

Là, non plus, aucune trace, aucun indice d'Yvonne...

Et il allait enfin se relever, lorsque, soudain, comme il venait de jeter encore un dernier coup d'œil sur le lit, quelque chose qu'il n'avait pas aperçu tout d'abord attira son attention.

C'était une feuille de papier qu'on avait dû rouler et froisser entre les mains, puis jeter ensuite là-bas, tout au fond, contre le mur.

Le comte se baissa davantage encore. attira cette feuille de papier, puis, tandis que le marquis de Prades l'éclairait, lentement il la déroula, la déplaça...

— Une lettre murmura-t-il.

— C'était, en effet, une lettre écrite au crayon et qui restait presque illisible.

M. de Belleruche s'était assis sur le lit et de Prades avait rapproché la lumière.

Et il y eut un long silence.

Le comte cherchait à déchiffrer ce qui était écrit sur ce papier...

Et, tout à coup, il eut un cri sourd, un brusque tressaillement.

— Une lettre d'Yvonne ! s'écria-t-il.

— Une lettre d'Yvonne !

— Oui, une lettre d'elle !

Korrigan et la vieille Micheline venaient de tressaillir à leur tour, tout blêmes, tout saisis.

Car cette lettre, c'était une preuve de plus de leur crime qui venait de tomber entre les mains de M. de Belleruche.

Car maintenant il ne leur était plus possible de nier le rôle infâme qu'ils avaient joué, plus possible de feindre l'ignorance, plus possible de compter tromper le comte et le marquis en leur montrant le château vide, et, qu'ils le voulussent ou non, les deux geôliers d'Yvonne et de la petite Suzanne allaient bien être forcés de s'expliquer, forcés de parler !

Et la vieille Micheline s'attendait déjà à voir le comte bondir vers elle et lui placer triomphalement sous les yeux ce papier qu'il venait de trouver, mais il n'en fut rien.

Très pâle, très ému, le comte, dont les mains tremblaient, semblait oublier à présent tout ce qui se passait autour de lui.

Toute sa pensée était concentrée sur la lettre d'Yvonne... sur cette lettre qu'il ne pouvait déchiffrer que très difficilement, car la plupart des mots étaient à demi-effacés, et qui, à mesure qu'il la lisait, semblait l'emplir d'une émotion de plus en plus grande, de plus en plus violente.

Et de Prades, qui continuait à l'éclairer, le regardait anxieusement, n'osant dire un mot pour l'interrompre, et restant très vivement frappé des étranges expressions que prenait à chaque seconde son visage.

Car, en effet, tantôt le père d'Yvonne devenait plus livide qu'un mort, tantôt, au contraire, son front rayonnait de joie, rayonnait de bonheur...

Il avait des cris sourds de colère, et parfois aussi des sourires pleins de tendresse.

Et, soudain, ses lèvres frémissaient, tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes.

— O mon Yvonne !... ma pauvre enfant ! ma pauvre martyre ! murmura-t-il pour lui seul.

Puis, tendant la lettre à de Prades.

— Lisez, M. le marquis, dit-il, lisez cette lettre et vous comprendrez toute la douleur et toute la joie aussi que j'éprouve... Oui, lisez !... lisez !...

Et, très lentement à son tour et déchiffrant avec peine chaque mot de cette longue lettre, de Prades lut les lignes si navrantes et si touchantes que nous transcrivons ici.

« Écrit au château de Morgoff, en Bretagne.

« A M. le comte de Belleruche,

« à Fontenay-sous-Bois (Seine).

« Monsieur le comte,

« Celle dont vous trouverez le nom au bas de ces pages écrites d'une main défaillante, est la plus malheureuse et la plus infortunée des femmes.

« Quand elle semblait être née pour être heureuse, tous les chagrins, tous les malheurs, toutes les fatalités se sont abattus sur elle.

« Chassée du toit où elle avait grandi par le baron de Chancel,

par l'homme qu'elle croyait son père, mais qui la reniait, elle s'est vue, du jour au lendemain, seule et sans soutien ; elle est presque sans ressources, jetée sur le pavé et livrée à tous les hasards et à tous les dangers auxquels peut être exposée une pauvre jeune fille isolée.

« Vous raconter le douloureux calvaire qu'elle a gravi et quel horrible martyre fut sa vie, non seulement cela serait trop long, mais encore elle ne s'en sentirait pas le courage...

« Pourtant, voulant que vous sachiez combien elle est à plaindre et combien elle a droit à la pitié d'un grand cœur comme le vôtre, il est certains faits sur lesquels il lui serait impossible de se taire...

« Sans aucune expérience de la vie et presque encore un enfant, cette femme, cette jeune fille plutôt a aimé un misérable dont elle n'avait su deviner ni l'âme vile ni les honteux calculs.

« A cet homme, elle a tout sacrifié : sa jeunesse, sa beauté, son avenir.

« Pour lui, en qui elle avait la foi la plus aveugle, elle aurait été capable de tous les sacrifices et de toutes les immolations...

« En lui, elle résumait toutes ses joies, tous ses bonheurs, toutes ses espérances... et cet homme l'a trompée en lui faisant croire à la cérémonie d'un mariage qui n'existait pas.

« Un fils lui était né et elle en avait été doublement heureuse, ayant deux êtres à aimer et à chérir.

« Aussi, pendant de longues années, vécut-elle dans l'espérance que celui qui l'avait trompée tiendrait la promesse qu'il lui avait faite tant de fois... la promesse qu'il l'avouerait un jour sa femme devant les hommes comme elle l'était réellement devant Dieu...

« Mais, hélas ! le lâche à qui elle avait tout sacrifié, ne devait payer tant de tendresse et de dévouement que par la plus infâme des trahisons !

« Un jour, sous le prétexte de se rapprocher de sa famille qui, le connaissant mieux que moi, ne voulait plus le voir, et sous le prétexte aussi que ce rapprochement servirait les intérêts de notre enfant et aiderait à hâter le moment de notre union, ce bandit disparut.

« Avec quelle fièvre, avec quelle impatience j'attendais son retour, ai-je besoin de vous le dire !...

« Mais des semaines s'écoulaient, et c'était toujours vainement que je l'attendais, vainement que je l'espérais...

« Mais ma confiance en lui, ou plutôt mon aveuglement était tel que je me serais reproché comme un crime d'avoir le moindre soupçon, la moindre arrière-pensée...

« Mais, depuis longtemps déjà, je m'étais imposé de si grandes privations pour satisfaire à ses besoins d'argent, que brusquement, mes forces finirent par me trahir...

« Et je râlais, j'agonisais, quand j'appris une nouvelle qui fut pour moi un coup de foudre !

« Le misérable m'avait abandonnée !...

« Le misérable venait, le matin même, de conduire, à la mairie, ma propre sœur, Adrienne de Chancel !... ma jeune sœur dont il convoitait la colossale fortune... les quarante millions de dot !...

« Mais Dieu n'avait pas permis que cet homme triomphât !... Mais Dieu n'avait pas voulu qu'un pareil crime s'accomplisse !... Sur le chemin du cortège nuptial, il avait placé mon enfant, mon cher petit Maurice, et lorsque le serment solennel allait être échangé... lorsqu'Adrienne n'avait plus qu'à prononcer le mot qui devait l'unir à cet homme, elle avait vu, soudain, se dresser, entre elle et son fiancé, cet enfant tout pâle de douleur, tout pâle de colère...

« Et, souffleté du plus énergique et du plus sanglant des refus, le comte de Guérande, le misérable qui m'avait si odieusement trahie, si odieusement délaissée, avait dû, plein de honte et de rage, s'enfuir sous les huées de la foule...

« Mais ce coup terrible devait être pour moi le coup de grâce ?

« La mort, dont je sentais déjà l'haleine glacée sur mon front, ne me prit pas, mais, en une seconde, ma raison s'évanouit...

« J'étais folle !... folle, comme j'ai encore l'épouvante de l'être à certaines heures... »

Sans s'en apercevoir, le marquis de Prades avait lu ces dernières lignes presque à haute voix, et le comte de Belleruche, qui demeurait toujours assis, les coudes repliés sur les genoux et le front tombé dans ses mains, ne put s'empêcher de tressaillir.

— Pauvre femme ! fit-il tout bas, avec un accent de douleur profonde, pauvre femme !

Puis, avec un geste douloureux :

— Continuez ! dit-il, continuez !... Vous verrez tout ce qu'elle a souffert !

Et de Prades reprit la lecture de cette lettre si poignante... de cette lettre qui n'était qu'un long cri de détresse...

Mais ici des larmes avaient dû tomber sur le papier — cela se voyait — car des phrases entières manquaient et, dans d'autres, plusieurs mots se devinaient à peine.

Cependant, rapprochant davantage encore la lettre de la lanterne, le marquis poursuivit :

« Combien de temps restais-je sans avoir conscience de mon être

et dans l'ignorance la plus absolue et la plus complète de tout ce qui se passait autour de moi ? c'est ce que je n'ai jamais su et ce qu'il me serait impossible de dire...

"Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est mon premier réveil... c'est le jour où, pendant quelques minutes, j'eus mon premier moment de lucidité !

"Oh ! non, ce que je souffris alors... l'angoisse et le désespoir qui s'emparèrent de moi, jamais personne ne le saura !...

"Je regardai autour de moi, toute tremblante, éperdue....

"Oh ! ceux qui voulaient me voir disparaître parce que j'avais été leur victime... ceux dont la haine me poursuivait et s'acharne encore après moi, à cause de tout le mal qu'ils m'ont fait... Oh ! oui, le baron de Chancel et le comte de Guérande, ces deux monstres, pouvaient se réjouir !...

"Car, pour tous, ma raison était bien à tout jamais perdue, mon intelligence à tout jamais éteinte.

"Sans pensée, sans souvenir, je n'étais plus qu'une loque humaine, qu'un fantôme qui avait son but parmi les vivants...

"Mon fils, ma sœur, ces deux êtres, que j'adore, n'étaient même plus reconnus par moi...

"Tantôt, muette et toute blanche, je les écoutais, sans leur répondre, sans les comprendre...

"Tantôt, l'œil hagard et les gestes furieux, je les repoussais avec une telle violence que je leur faisais peur...

"Tout tristes, le cœur brisé, étouffés par les sanglots, ils s'en allaient tous deux la tête basse, tout pâles aussi, l'un se disant avec désespoir : "Je n'ai plus de mère !..." et l'autre pensant : "Je n'ai plus de sœur !"

"Combien de temps restais-je en cet état d'insouciance absolue, il me serait impossible de le dire, et, sans doute, le savez-vous mieux que moi...

"Mais, un jour, un miracle se fit, un vrai miracle....

"Pendant quelques minutes, la nuit profonde dans laquelle j'étais plongée s'éclaira d'une faible lueur....

"Toute saisie, je regardai autour de moi....

"Quelle était donc cette maison si froide, si triste et si silencieuse ?

"Quelles étaient donc ces créatures étranges, ces créatures semblables à des spectres que je voyais aller et venir autour de moi avec des airs égarés et des figures grimaçantes qui me faisaient peur ?

"Et comme je venais de passer mes mains sur mon front... comme je venais de faire un effort pour rassembler mes souvenirs, soudain je ne pus retenir un cri d'épouvante et d'effroi !...

"Car j'avais compris !

"Cette maison était un asile d'aliénés...

"Ces ombres qui me coudoyaient et qui me faisaient peur étaient de malheureuses insensées !...

"Mais, alors, j'étais donc comme elles !... Mais, alors, j'étais donc folle aussi !...

"Et les poings crispés, hurlante, prise de vertige, je voulus fuir...

"Mais, à peine avais-je fait quelque pas, que des gens me barrèrent le passage, que des mains s'abattirent furieusement sur moi... et je ne sais plus... non, je ne sais plus !..."

Ici encore, dans la lettre que lisait le marquis de Prades, il y avait des larmes tombées, des phrases entières effacées.

Il chercha pendant un instant à en deviner le sens, puis, comme il lui était impossible d'y parvenir, il poursuivit :

"Ce fut, cette fois-là, mon premier moment de lucidité... le premier moment où, pendant quelques minutes, je sentis se réveiller ma raison...

"Oh ! elle était bien faible, bien chancelante, bien vacillante encore... Des éclaircies, des lueurs, des éclairs qui presque aussitôt s'éteignaient !...

"Mais, peu à peu, pourtant, ces réveils de mon intelligence devinrent plus fréquents et plus longs, et c'est alors que, pouvant mieux fixer mes souvenirs, je souffris si cruellement et si terriblement que les mots seraient impuissants à le faire comprendre...

"Oh ! ce n'était pas alors le souvenir de l'infâme amante qui m'avait si lâchement abandonnée, si lâchement délaissée qui me hantait... Oh ! non, je le jure !... Mais mon unique et torturante pensée... mais ce qui me causait un affreux déchirement de cœur, c'était ce souci de mon pauvre petit... c'était de me demander avec une angoisse qu'une mère seule pourrait comprendre quel était le sort de mon pauvre enfant !...

"Où était-il ?... Que faisait-il ?... Dans quel coin expirait-il peut-être de chagrin et de misère ?

"La nuit, c'était aussi sa pensée, c'était aussi son souvenir qui toujours me revenait, qui toujours me poursuivait...

"Je n'avais pas un rêve qui ne me parlât de lui... rêve quelquefois si doux que mon visage, j'en suis sûre, devait se transfigurer, rayonner de joie pendant mon sommeil ; rêve parfois aussi si lugubre et si sombre que je me réveillais brusquement en poussant des cris déchirants, des cris si terribles que dans la maison tout le monde s'éveillait, qu'après de moi toutes les infirmières accouraient...

"Or, une nuit, je venais encore de le revoir dans un songe... de

le revoir tel qu'il était le dernier jour où nous avions vécu ensemble, le dernier jour où je l'avais eu près de moi avant d'être jetée dans cette horrible maison de folles...

"Je le voyais pâle, défait, livide, m'apporter la terrible nouvelle qui devait me foudroyer... la terrible nouvelle de la trahison de son père et de notre abandon.

"Je le voyais s'agenouiller devant moi, devant le lit où j'agonisais, me prendre les mains dans ses petites mains qui tremblaient, et lever sur moi ses beaux yeux pleins de désespoir et de larmes...

"Et je revivais cette scène si douloureuse avec une telle force et une telle netteté, que je souffrais dans mon rêve toutes les angoisses et toutes les tortures que j'avais souffertes dans la réalité...

"Aussi, tout à coup, m'éveillai-je encore en jetant un cri éperdu :

"— Mon fils !... mon fils !..."

"Une sueur froide collait mes cheveux à mes tempes, et tandis que je promenais autour de moi des regards pleins d'effroi, une fièvre ardente me faisait frissonner de tous mes membres...

"Alors, soudain, je tressaillis...

"Quelqu'un qui semblait épier mon sommeil venait de se rapprocher vivement de moi...

"C'était une de mes gardiennes.

"— Votre fils ? me dit-elle la voix très douce. Venez, vous allez le voir... On va vous conduire vers lui... venez !..."

"Le cœur plein de joie, mes lèvres tremblantes ne cessant de murmurer le nom de mon enfant, je m'empressai de suivre cette femme.

"Que se passa-t-il immédiatement après ? c'est ce qu'il me serait difficile de dire très exactement... car, hélas ! ma raison venait encore de se troubler... mon cerveau s'emplir de vertige !...

"Mais, pourtant, je crois voir encore très vaguement, très confusément, une grande pièce à peine éclairée...

"— C'est cet homme que je dois suivre, me dit l'infirmière, c'est lui qui va me conduire vers mon fils... vers mon Maurice adoré..."

"Et docile comme un enfant, marchant comme à travers un rêve, je le suis...

"Tout est noir autour de moi, et l'homme qui m'a saisi par la main m'entraîne, m'entraîne si vite que parfois le souffle me manque.

"Brusquement, j'aperçois deux clartés très vives, puis une voiture se dresse devant moi...

"L'homme m'y pousse, et dans la nuit, dans l'inconnu, la voiture part...

"Je suis de plus en plus sans conscience, de plus en plus la pauvre folle que l'on ne peut voir sans être ému de pitié, et cependant il me semble que nous ne sommes pas seuls, et qu'il y a là, en face de l'homme que je viens de suivre, un autre personnage qui se tient immobile et se cache dans l'ombre....

"Puis ce sont des chuchotements, des paroles mystérieuses dites à voix très basse, tandis que, de temps à autre, l'homme qui est venu me chercher porte son regard sur moi....

"Mais tout cela me m'apparaît que dans un brouillard, que dans une brume si épaisse que je n'éprouve aucune surprise, aucune inquiétude, aucune peur....

"Et, dans la nuit noire, silencieuse et sinistre, la voiture roule... roule de plus en plus rapidement....

"Cependant, tout à coup, l'homme qui me mène vers Maurice s'est rapproché de moi....

"Il se penche....

"Je ne vois pas son visage, mais je vois ses yeux qui brillent étrangement....

"Puis il me parle, et si je ne puis comprendre le sens de ses paroles, le son de sa voix me fait tressaillir....

"Et, soudain, je frissonne, toute pâle d'épouvante, toute blême de terreur....

"Car cet homme vient de prononcer un nom qui a fait un miracle, le miracle de réveiller encore pendant quelques secondes mes souvenirs... de me donner encore pendant quelques secondes une lueur de raison....

"Et ce nom-là, c'est celui de l'homme que je maudis et que j'exècre !... le nom de l'homme qui m'a chassé de sa maison et qui s'est fait mon bourreau ! le nom du baron de Chancel !

"Est-ce bien vrai ?... Est-ce bien lui ?....

"Et, d'un bond, je me dresse, car j'ai peur maintenant... peur de lui et de l'autre... peur de quelque guet-apens que j'ignore... de quelque piège où l'on m'entraîne....

"Et c'est moi, à présent, qui me jette sur lui... et c'est moi qui, toute frémissante, à présent, le regarde et cherche à voir ses traits.

"Mais à peine, cette fois, mon regard s'est-il posé sur le sien, que je reste terrifiée, éperdue, car je ne me suis pas trompée... c'est bien lui... le baron de Chancel !....

"Alors, d'un bond encore, je veux voir l'autre... ce personnage étrange qui continue à demeurer caché et blotti dans l'ombre.... et toute saisie je recule encore, de plus en plus effrayée, de plus en plus épouvantée....

“ Car je viens de reconnaître le comte de Guérande... le père de Maurice... le misérable qui a fait de moi la malheureuse femme que je suis !... ”

— Un cri s'échappe de ma poitrine et je veux fuir... fuir au risque de me faire écraser... fuir au risque de me briser la tête sur le pavé... ”

“ Mais je n'en ai pas le temps... ”

“ Déjà le baron s'est rué sur moi, et d'un geste brutal, d'un geste violent, m'a rejetée en face de lui... ”

“ Et son visage est si pâle, si dur, son geste si menaçant, que tout mon sang se glace dans mes veines, tandis que, brusquement, ma raison de nouveau s'éteint... mon cerveau s'obscurcit de ténèbres. ”

“ Et que s'est-il passé alors, c'est ce que je ne pourrais dire, c'est ce que je ne sais plus... ”

“ Mais, quand enfin je revins à moi... quand enfin, pour quelques minutes, je puis encore me reconnaître, j'étais si lasse, si lasse, que c'était à peine si je pouvais me tenir debout. ”

“ Où donc étais-je ? ”

“ Quelle était donc cette chambre si sombre, si triste, si sinistre ? ”

“ Était-ce une prison ? un cachot ? une tombe ? ”

“ Oui, que m'était-il donc arrivé pour que je me retrouve là... là, dans ce lieu horrible... là, entre ces quatre murs qui me remplissaient d'épouvante ? ”

“ Et, toute pleine d'angoisses, toute pleine d'effroi en face de ce mystère, je voulus réveiller ma mémoire, réveiller mes souvenirs... ”

“ Mais, hélas ! mon cerveau était trop faible et ma raison trop chancelante pour qu'il me fût possible de rien me rappeler... ”

“ Je voulus fuir... ”

“ La porte était fermée !... ”

“ Je criai... ”

“ Mais personne ne me répondit. ”

“ Je cherchai s'il n'y avait pas d'autre issue, mais je ne vis qu'une fenêtre... qu'une étroite fenêtre garnie d'énormes barreaux de fer et qui donnait sur la mer... ”

“ Eperdue, je me mis à courir à travers cette chambre, les poings crispés, la tête plein de vertige, et criant, appelant encore... ”

“ Mais rien ! toujours rien !... ”

“ Autour de moi, toujours le même silence de mort... le même silence effrayant... ”

“ Puis, comme je venais encore de m'élancer vers la porte... comme, pour tâcher de l'ouvrir, je faisais encore des efforts surhumains, soudain je n'y vis plus ! ”

“ Un nuage venait de me passer devant les yeux et, comme une masse, je m'abattis sur le plancher... ”

“ Mon évanouissement dura longtemps, car lorsque je repris connaissance, l'horrible chambre qui me servait de prison commençait à s'emplir des premières ombres du soir. ”

“ Seule, la petite fenêtre qui donnait sur la mer jetait encore un peu de clarté, mais une clarté si pâle, si triste, si lugubre, que tout autour de moi prenait un aspect plus sinistre encore... ”

“ Et je venais seulement de me relever, quand j'eus un cri de surprise... un cri de terreur aussi... ”

“ Car je n'étais plus seule !... ”

“ La porte venait brusquement de s'ouvrir et une femme était entrée... ”

“ Mais cette femme avait un aspect si repoussant et si hideux que je n'avais pu la voir sans frémir... ”

“ C'était la vieille gardienne du château de Morgoff... l'horrible créature sans entrailles et sans âme qui allait être ma géôlière. ”

“ Elle portait d'une main une énorme lanterne et, de l'autre, un petit panier qui contenait quelques maigres provisions... ”

“ Elle déposa le panier dans un coin, puis, élevant sa lanterne, elle me chercha dans l'ombre... ”

“ Mais déjà, surmontant l'immense terreur qu'elle m'inspirait, je m'étais élancée vers elle ; mais déjà, les mains jointes et les yeux pleins de larmes, je lui criais : ”

— “ Oh ! madame, je vous en prie, je vous en supplie, au nom du ciel, parlez-moi... rassurez-moi !... j'ai peur ici... peur dans cette maison que je ne connais pas... peur dans cette chambre qui est plus triste qu'un cachot, plus triste qu'une tombe !... Oh ! oui, parlez !... parlez !... Pourquoi suis-je ici et que me veut-on ? ”

“ Mais l'œil fixe, l'œil dur, elle se contentait de me regarder sans dire un mot, sans faire un geste... ”

“ Loin d'être attendrie, elle semblait, au contraire, éprouver une joie atroce à voir couler mes larmes... ”

“ Enfin, comme je la suppliais encore de me répondre, comme, la voix pleine de sanglots, je lui adressais toujours la même prière, elle me repoussa avec un geste si violent et si terrible que j'en frissonne encore quand j'y pense !... ”

“ Puis, brusquement, elle disparut, me laissant seule en pleines ténèbres... seule et le cœur plein d'épouvante !... ”

“ Mais le secret que cette misérable femme me cachait, je devais pourtant finir par le connaître !... Mais le mystère qui m'entourait je devais pourtant finir par le découvrir !... ”

“ De plain-pied avec ma chambre, s'ouvrait une terrasse sur laquelle maintenant je pouvais sortir... ”

“ C'était là où toutes mes heures se passaient... là où, pendant des journées entières, j'étais comme une âme en peine, les yeux perdus à l'horizon... ”

“ Et, chose étrange, cet horizon, il me semblait le reconnaître... ”

“ Oui, cette mer immense, ces rochers, que les vagues couvraient de leur écume, cet abîme effrayant qui se creusait sous mes pieds et sur lequel je ne pouvais me pencher sans vertige, oui, tout cela je l'avais déjà vu, comme j'avais déjà vu, j'en étais sûre, ces plaines désolées, ces pauvres cabanes au toit de chaume, et là-bas, tout là-bas, toute petite et perdue au loin, cette vieille église avec son clocher... ”

“ Mais ce n'était pas seulement le pays qui se déroulait sous mes yeux qui réveillait en moi des souvenirs confus. ”

“ Le château dont les hautes tours me faisaient peur et dont les sombres murs me donnaient des frissons, ce château, était-ce bien la première fois que je le voyais ?... la première fois que j'y venais ? ”

“ Et c'était plus fort que moi, la pensée ne me quittait plus que j'y avais déjà vécu, que je l'avais déjà habité... ”

“ Alors une curiosité me prit de connaître autre chose que l'étroit enclos dans lequel on m'avait jetée... autre chose que cette terrasse où j'étais comme un fantôme... ”

“ Au bout de cette terrasse, j'avais remarqué un escalier plein d'ombre qui allait aboutir je ne savais où... ”

“ Plus d'une fois déjà, l'idée m'était venue de le descendre, mais toujours j'avais reculé, tant les ténèbres qui l'emplissaient me causaient d'épouvante... ”

“ Enfin un beau jour, plus résolue et plus courageuse, je m'y engageai... ”

“ Aucune lueur... des marches étroites et glissantes... des murs humides et gluants... une odeur fétide semblable à l'odeur d'un caveau. ”

“ Domptant mon effroi, je continuai pourtant de descendre, de m'enfoncer de plus en plus dans cette ombre... ”

“ Mais comme je devais être pâle !... comme je tremblais !... comme, à chaque pas que je faisais, à chaque marche que je descendais, je sentais à présent mon cœur battre à grands coups dans ma poitrine !... ”

“ Et peut-être n'aurais-je pas eu le courage d'aller plus loin, si tout à coup, je n'avais vu un mince filet de jour m'apparaître... ”

“ Et ce pâle rayon, pareil à une clarté sépulcrale, peu à peu grandit, devint alors de la pleine lumière. ”

“ J'étais sur un palier et, devant moi, à quelques pas seulement, une galerie s'ouvrait. ”

“ Je venais de m'y avancer et je regardais autour de moi, cherchant encore à me reconnaître, quand j'aperçus une porte qui était restée entrebâillée... ”

“ Je poussai doucement cette porte et j'entrai... ”

“ Mon premier mouvement fut un mouvement de surprise, car je ne me serais pas attendue à trouver, dans ce vieux et sombre château, une chambre d'une telle élégance, d'un tel luxe, d'une telle richesse... ”

“ Puis, comme je venais de m'avancer encore, de regarder encore, soudain je tressaillis... ”

“ Car ici aussi, il me semblait me reconnaître ! ”

“ Car ici aussi, il me semblait que je ne n'avais pas toujours été une étrangère !... ”

“ Car ces meubles, ces tentures, ces tableaux, tous ces objets sur lesquels mon regard se fixait, je les avais déjà vus !... ”

“ Oh ! j'en étais sûre ! ce n'était pas une illusion... ce n'était pas un songe !... ”

“ Et, passant la main sur mon front, je cherchais donc à me souvenir, à me rappeler... ”

“ Mais rien ! dans mon cerveau, toujours le même vide !... toujours la même nuit !... ”

“ Et j'avançais encore... j'avançais toujours... marchant, je ne sais pourquoi, sur la pointe du pied comme j'aurais marché dans un lieu sacré... ”

“ Et je venais enfin de m'arrêter, de plus en plus saisie, quand, en promenant encore mon regard autour de moi, j'aperçus une autre porte, entr'ouverte aussi... ”

“ J'eus une seconde d'hésitation, puis enfin, je poussai cette porte comme j'avais poussé l'autre. ”

“ Je fis lentement quelques pas, retenant mon souffle, toute pâle... ”

“ Et, brusquement, je tressaillis encore. ”

“ Là aussi je me reconnaissais !... ”

“ Cette chambre, j'en avais déjà franchi le seuil !... ”

“ Mais quand donc ?... à quelle époque de ma vie ?... ”

“ Et je regardais attentivement chaque chose, cherchant encore à réveiller mes souvenirs, quand, tout à coup, ils me revinrent !... quand, tout à coup je me rappelai ! ”

“ Cette chambre était celle de la baronne de Chancel !... c'était la chambre de ma mère !... ”

“Où, c'était là que, tout enfant, j'avais joué près d'elle avec ma jeune sœur, avec ma chère et bien-aimée Adrienne !

“Et maintenant tout me parlait... tout le passé pour moi se réveillait !... ”

“Là, dans ce coin et tout près de son lit, je revoyais encore nos deux petits lits d'enfants !

“Ici, près de cette fenêtre, ce vieux fauteuil c'était le sien... ce vieux fauteuil dans lequel elle passait de longues heures, le regard fixe, toute pensif et toute triste !

“Morgoff ! m'écriai-je, le château de Morgoff !... ”

“Et, soudain, je me sentis pâlir, mais pâlir de colère, d'indignation et de rage !... ”

“Car ce n'était plus seulement le passé qui me revenait... mais encore le souvenir de l'odieux guet-apens et du piège infâme dont j'avais été la victime !... ”

“Car ce n'était plus seulement la douce et mélancolique image de ma mère qui passait devant mes yeux... mais aussi la sinistre figure du baron de Chancel, son bourreau et le mien !... mais encore le hideux visage de son lâche complice, du misérable comte de Guérande !... ”

“Et à la pensée que j'étais entre les mains de ces hommes, une folle terreur, une folle épouvante s'emparait de moi... ”

“Que me voulaient-ils donc encore ?

“Pourquoi étais-je leur prisonnière ?

“Pourquoi m'avaient-ils jetée là, dans ce pays perdu... enterrée, là, dans ce sinistre château où personne ne trouverait plus mes traces ?

“Quel était donc le but horrible, le but criminel que poursuivaient ces deux hommes qui m'avaient déjà tant fait souffrir ?

“Alors, prise de vertige, je me mis à courir à travers la chambre... à courir éperdue et furieuse en poussant des cris terribles, des cris déchirants... ”

“Puis, brusquement ce fut encore la nuit dans moi... la nuit autour de moi !... ”

“Je sentis un froid mortel m'énvahir, un brouillard me passa devant les yeux, puis plus rien !... ”

Le marquis de Prades venait encore de s'interrompre, car, à partir de ce passage, la lettre de la pauvre folle était écrite d'une main si tremblante qu'il fallait presque en déchiffrer chaque mot.

Aussi fut-ce d'une voix de plus en plus lente qu'au bout d'un instant, il reprit sa lecture.

“Comment ai-je vécu, comment puis-je vivre encore après cette nouvelle crise, poursuivait Yvonne, c'est ce que Dieu seul pourrait dire... ”

“Car il y a, ici, dans mes souvenirs, une lacune qu'il me serait impossible de combler.

“Pendant plusieurs jours, je dus rester, entre les mains de ma vieille gardienne, entre les mains de l'horrible Micheline, comme un véritable cadavre, une chose inerte et morte, sans mouvement et sans pensée... ”

“Puis, une fois — oh ! cela, je m'en rappelle bien ! — je me retrouvai assise sur mon lit, ou plutôt sur mon grabat.

“Le jour commençait à paraître en dehors, mais, dans ma chambre, ce n'était encore qu'une vague clarté crépusculaire qui me permettait à peine d'entrevoir les objets qui m'entouraient... ”

“Je venais — comme toujours — de me réveiller en sursaut... de me réveiller brusquement d'un songe horrible et plein de fièvre, et je restais les mains croisées autour des genoux, à regarder d'un œil hagard autour de moi... ”

“Car il me semblait que je n'étais plus seule... ”

“Car il me semblait que je venais d'entendre une voix très douce m'appeler... une voix qui avait fait tressaillir tout mon être... ”

“La voix !... la voix de mon enfant !... la voix de mon petit Maurice bien-aimé !... ”

“Où, c'était, me semblait-il, comme un cri de détresse, comme un appel de secours qu'il avait jeté vers moi... ”

“Et je pouvais d'autant plus avoir cette illusion, que le rêve terrifiant que je venais d'avoir et dont je restais encore toute tremblante me l'avait montré tout pâle et tout défaillant, courant le long d'une grande route où il m'appelait, où il me cherchait, puis, soudain, tombant les bras en croix, sa face de spectre tournée vers le ciel... ”

“—Maurice !... Maurice, est-ce toi qui es là ?... est-ce toi qui m'appelles ?” criai-je en me redressant encore et les bras tendus.

“Mais rien !... ”

“Mais, quand je croyais déjà le voir s'élançer et bondir vers moi, je restais seule encore... toujours seule !... ”

“Mais pendant longtemps encore je crus l'entendre... mais pendant longtemps encore je ne pus m'empêcher de l'appeler :

“—Maurice !... Maurice !... ”

“Et depuis ce moment-là, je ne vécus plus qu'avec la conviction, la certitude que, d'un moment à l'autre, j'allais le revoir... que, d'un moment à l'autre, la porte de mon cachot allait s'ouvrir, et que j'allais le voir surgir en me criant :

“—Mère, c'est moi !... Mère, embrasse-moi !... ”

“Et tous les jours, c'était ainsi... ”

“Tous les jours, le cœur tremblant d'amour et d'angoisse, je passais mes heures à l'épier et à l'attendre... ”

“Au moindre bruit que je croyais entendre, je courais sur la terrasse, et, sans souffler, l'oreille anxieusement tendue, j'écoutais... ”

“N'était-ce pas lui ?... ”

“Et comme je n'entendais plus rien... plus rien qu'un écho très lointain... ou quelquefois le bruit du vent qui roulait avec des mugissements sinistres à travers les rochers de l'horrible château de Morgoff, d'une voix désespérée, d'une voix pleine de folie, je l'appelais encore :

“—Maurice !... Mon enfant !... Maurice !... Maurice !... ”

“Oh ! j'aurais pu l'appeler longtemps, le pauvre petit !... Qu'il était loin de moi !... Le reverrais-je jamais !... ”

“Et les genoux brisés, toute chancelante, la gorge pleine de sanglots, je rentrais dans ma prison.

“D'autres fois, c'était près de la petite fenêtre qui se trouvait au pied de mon lit... près de la petite fenêtre qui donnait sur la mer, que pendant des heures entières, pauvre folle que j'étais ! je restais debout à l'épier et à l'attendre... ”

“En face de moi, l'immense océan restait vide... Le ciel et l'eau... Mais si, tout à coup, après de longues heures d'attente, une barque au loin surgissait, comme je la suivais des yeux ! comme je m'attachais à elle ! comme, aussitôt, je me berçais encore d'un espoir impossible, d'un espoir insensé !... ”

“Et je vivais ainsi, dans cette attente vaine, dans cette attente toujours déçue, à chaque heure, à chaque instant, à chaque minute.

“A chaque minute, c'était toujours le nom de mon enfant que mes lèvres murmuraient.

“La nuit, je ne dormais plus, et j'écoutais encore dans l'ombre, épiant et guettant encore son retour, et croyant toujours que le pauvre petit allait m'appeler.

Et comme j'étais encore sous le coup de cette hallucination, il arriva qu'une nuit, tout à coup, je tressaillis.

“Vivement, je m'étais redressée, et toute pâle, le cœur me battant à grands coups dans la poitrine, l'œil fixe, je fouillais les ténébres qui m'entouraient ; j'écoutais, haletante et l'oreille tendue.

“Car, cette fois, je ne devais pas me tromper !... ”

“Car, cette fois, je ne devais pas être le jouet d'une illusion !... ”

“Car, cette fois, j'en étais bien sûre, j'avais bien entendu, là, tout près de moi, une voix d'enfant !

“—Maurice !... Maurice !” criai-je encore éperdue et de plus en plus pâle.

“Personne ne me répondait et, cependant, j'en étais de plus en plus certaine, je n'étais plus seule... ”

“—Maurice !” appelai-je encore, la voix tremblante.

“Et, comme cette fois encore, je n'obtenais pas de réponse, je continuai d'écouter.

“La voix qui, tout à l'heure, m'avait fait tressaillir, de nouveau venait de s'élever... ”

“C'était une voix qui priait, une voix pleine de terreur et de désespoir.

“Je m'étais levée et j'écoutais de plus en plus anxieuse, quand je crus m'apercevoir que cette voix, que j'avais prise pour celle de mon fils, venait de la chambre voisine de la mienne... ”

“Quel drame encore se passait-il donc là ?

“Qui donc encore l'horrible Micheline torturait-elle ?

“Je voulais le savoir.

“Marchant sur la pointe des pieds et retenant mon souffle, je me glissai le long du mur.

“Peut-être allais-je trouver un trou, une fente qui me permettrait d'être le témoin invisible de cette scène qui, de plus en plus, m'intriguait... ”

“Et, en effet, comme ma main tâtait le mur, tout à coup, entre deux pierres disjointes, un mince filet de lumière m'apparut... ”

“La chambre, où maintenant mon regard pouvait plonger, était presque complètement noyée dans l'obscurité.

“Une petite lumière, très faible, en éclairait seulement un des angles les plus rapprochés de moi... ”

“Il m'était impossible de rien distinguer, mais j'entendais toujours cette petite voix d'enfant qui m'avait si profondément saisie, si profondément remuée... ”

“Et elle était si touchante, si désespérée, si brisée parfois de lourds sanglots, que je ne pouvais l'entendre sans frissonner... ”

“Mais je ne voyais rien... ”

“La chambre, pour moi, restait toujours vide... ”

“Cependant, comme mon regard fouillait toujours dans l'ombre, soudain je tressaillis.

“Tout au fond, je venais d'entrevoir deux silhouettes s'agiter violemment, comme dans une lutte furieuse, tandis que, parfois, à la voix de plus en plus suppliante de l'enfant, répondaient des cris sourds d'impatience, des cris sourds de colère.

“Cela dura un assez long moment, puis, brusquement, je ne pus retenir un cri de surprise, un cri de pitié...”

“Les deux silhouettes que j'avais entrevues venaient de sortir de l'ombre qui les enveloppait, et, devant moi, se cramponnant follement et désespérément à un homme dont je ne pouvais qu'indistinctement apercevoir le visage, une petite fille était apparue, les cheveux épars, et plus pâle, plus blanche, plus défaite qu'une morte.

“D'abord mon regard ne s'était fixé que sur cette pauvre enfant qui, les mains jointes et son beau visage inondé de larmes, continuait de supplier et de crier grâce...”

“Comme les sanglots l'étouffaient, il m'était assez difficile de saisir le sens de ses paroles, mais lorsque je pus le comprendre, je ne pus m'empêcher de frémir, car, ainsi que moi, cette enfant venait d'être enlevée à ceux qu'elle aimait, enlevée à sa mère, pour être enterrée toute vivante dans le sinistre château de Morgoff...”

“Et j'éprouvais une telle pitié pour elle que je ne pouvais m'empêcher de pleurer aussi, de sangloter aussi...”

“Mais je n'éprouvais pas seulement de la pitié et une atroce angoisse aussi me serrait le cœur, une affreuse épouvante aussi s'emparait de moi en face de ce crime auquel j'assistais, en face de ce crime que je ne pouvais m'expliquer...”

“Oh ! moi, — je le comprenais bien maintenant, — j'avais contre moi la haine du baron de Chancel... la haine du misérable aussi que je gênais sans doute et pour qui j'étais un vivant remords !

“Mais cette enfant... mais cette pauvre petite à qui l'on allait faire partager mon sort, qui donc gênait-elle ?... qui donc pouvait avoir intérêt à la faire disparaître et à la séquestrer aussi ?

“Quelle était donc la raison de ce crime odieux ?... de ce crime abominable ?...”

“Et c'était la question que je me posais, quand, tout à coup, je me reculais d'un bond, toute frémissante...”

“Oh ! ce n'était pas vrai... je me trompais... l'homme que je voyais... l'homme que cette enfant continuait d'implorer et de supplier, ce n'était pas lui... ce n'était pas le comte de Guérande ?

“Et les oreilles bourdonnantes, le front inondé d'une sueur froide, le cerveau plein de vertige, j'étais obligée de m'appuyer au mur pour ne pas tomber...”

“— De Guérande !... De Guérande ici !... De Guérande, bourreau de cette pauvre petite comme il a été le mien !... comme il a été celui de Maurice !” me disais-je en me mordant les lèvres jusqu'au sang, pour ne pas crier...

“Car c'était lui, je le savais bien !... Oui, c'était bien cet infâme que je revois tout à coup surgir en face de moi !...”

“Les poings crispés et les yeux pleins d'éclairs, je ne le quittai plus de vue maintenant une seule seconde...”

“La petite, dont les forces semblaient s'épuiser, venait de tomber à genoux devant lui, et toujours les mains jointes, toujours étouffée par les sanglots, continuait de lui demander grâce...”

“— Oh ! monsieur, ayez pitié de moi ! criait-elle. Ramenez-moi vers ma mère !... vers ma mère qui m'attend !... vers ma mère qui en mourra !...”

“Mais cet homme n'a pas d'âme... cet homme est un monstre !...”

“A toutes les prières, à toutes les supplications de l'enfant, il ne répondait que par ses gestes de colère, et peut-être même allait-il la frapper pour la faire taire, lorsque, soudain, son visage s'illumina d'un éclair de triomphe.

“La pauvre petite ne suppliait plus !

“La pauvre petite ne sanglotait plus !

“Elle venait, évanouie, morte peut-être, de s'abattre comme une masse sur le plancher !

“Alors que se passa-t-il en moi, je ne saurais le dire... Mais la scène odieuse à laquelle je venais d'assister... mais la vue de ce misérable me rendirent folle... mais, cette fois, folle de colère, folle de rage, folle de fureur !...”

“Et, d'un bond, sans savoir ce que j'allais faire, je m'élançai hors de ma chambre, pour courir dans la chambre voisine...”

“De Guérande venait de déposer l'enfant sur un lit, et, l'air de de plus en plus triomphant, s'appretait à sortir.

“Mais, soudain, il recula avec un geste de saisissement... un cri sourd d'effroi...”

“Il venait de me voir, plus blanche qu'un spectre, me dresser en face de lui...”

“Alors, le lâche eut peur...”

“Alors, tous les traits décomposés, il recula encore...”

“Ah ! je le jure, si à ce moment-là j'avais eu une arme, il ne serait pas sorti vivant du château de Morgoff...”

“Car je voyais rouge !... car la soif de la vengeance m'aurait rendue capable de tout !

“Mais, bien que je n'eusse que mon dégoût, mon mépris et mon indignation à lui jeter à la face, le misérable n'en blêmait pas moins, n'en reculait pas moins toujours...”

“Dans l'ombre où il s'était blotti, je ne pouvais plus le voir, mais cependant je distinguais toujours ses yeux... ses yeux qui luisaient

comme des braises... et parfois aussi, je croyais l'entendre trembler de colère, trembler de peur.

“Mais la vue de ce bandit m'avait rempli le cœur d'une telle haine, d'une telle rage, que je ne me connaissais plus et qu'à mesure que de plus en plus je marchais sur lui, mon visage devait prendre aussi une expression de plus en plus menaçante, de plus en plus effrayante...”

“Et d'ailleurs comment aurais-je pu me contenir... comment n'aurais-je pas senti du feu me courir dans les veines quand toutes mes blessures se rouvraient, quand tout l'épouvante passée se réveillait.

“Oh ! si j'en avais eu la force, quelle joie j'aurais éprouvée, maintenant que je le tenais, à le voir râler sous mon étreinte et à lui faire payer en quelques secondes toutes les souffrances, tous les désespoirs, tous les supplices que je lui devais !

“Et c'était cette pensée-là qui augmentait encore ma fureur... cette pensée-là qui me donnait de plus en plus le vertige, lorsque, en continuant de lui crier ma haine, je fis de nouveau quelques pas vers lui...”

“L'ombre me le cachait toujours et il semblait être rentré sous terre, mais son effroi devait croître, car j'entendais très distinctement son souffle haléant et anxieux...”

“Oui, le lâche de plus en plus tremblait... de plus en plus frissonnait de peur !...”

“Et je n'avais pu m'empêcher d'avoir un petit rire de mépris, un petit rire de dégoût, quand, tout à coup, il bondit sur moi, les poings levés...”

“Oh ! ce fut plus rapide que la pensée... plus rapide que l'éclair.

“A demi assommée, je venais de m'abattre sur le plancher... J'entendis le misérable éclater d'un rire de triomphe, puis s'enfuir... Et ce fut tout... Je m'étais évanouie...”

“Quand je revins à moi, il s'était écoulé plusieurs heures, car le jour commençait à paraître... Je portais au front une large blessure qui saignait encore. Et je venais de me relever, toute chancelante et le cerveau très faible, quand mon regard rencontra sur le lit, où elle dormait toujours d'un sommeil très profond, d'un sommeil de mort, la malheureuse enfant que j'avais vue pendant la nuit se traîner aux genoux de l'infâme de Guérande.

“Le cœur plein de pitié et m'oubliant moi-même pour ne plus penser qu'à elle, je m'étais rapprochée et je la regardais...”

“Elle était si pâle et si blanche que, si un léger souffle n'avait soulevé sa poitrine, on aurait pu croire qu'elle n'était plus qu'un cadavre...”

“Qui était cette enfant ?

“D'où venait-elle ?

“Comment avait-elle eu le malheur de se trouver mêlée à la vie de ce bandit qui s'appelait le comte de Guérande ?

“Enfin quel but mystérieux, quel but criminel celui-ci poursuivait-il donc en l'enserrant dans le sinistre château de Morgoff ?

“Telles étaient les questions que je me posais tandis que l'enfant continuait de dormir...”

“Et, chose étrange, à mesure que mon regard restait fixé sur elle, ce n'était plus seulement de la pitié qu'elle m'inspirait, mais la plus vive, la plus ardente, la plus irrésistible sympathie.

“Son visage, qui était très beau, ne me rappelait rien, ne réveillait en moi aucun souvenir, et cependant il me semblait que cette pauvre petite n'était pas une inconnue pour moi et qu'il devait y avoir quelque lien qui nous rattachait...”

“Oh ! je ne m'étais pas trompé et c'était bien, en effet, une amie et une consolation que le ciel...”

“Car, lorsque enfin elle se réveilla... lorsque enfin nous pûmes causer, quelle ne fut pas ma surprise, quelle ne fut pas ma joie d'apprendre que cette enfant, que cette petite Suzanne connaissait mon fils !... connaissait Maurice !...”

“Oui, le hasard, ou plutôt la Providence, les avait fait se rencontrer alors que Maurice, pauvre enfant d'une mère devenue folle, restait seul au monde, éperdu et le cœur brisé... Et si Suzanne vivait encore... si elle avait pu retrouver sa mère qu'elle n'avait jamais connue et dont la lamentable histoire ressemblait tant à la mienne, c'était à lui qu'elle le devait...”

“Car, pour elle, il avait fait preuve d'un courage au-dessus de son âge... Car, pour elle, il avait noblement et généreusement risqué sa vie...”

“Aussi avec quelle émotion je l'écoutais !... Comme je buvais chacune de ses paroles ?... comme mes yeux s'emplissaient de larmes et comme mon cœur battait quand elle me parlait du chagrin et du désespoir de mon fils... de mon fils que, dans ma folie, j'avais brutalement repoussé, brutalement chassé !... de mon fils qui avait failli mourir de sa trop grande tendresse, de sa trop grande affection pour moi !...”

“Mais soudain, tout ce que le récit de la petite Suzanne avait fait naître en moi de tristesses et de douleurs s'éteignit, et dans mon âme, tout à l'heure si pleine d'angoisses, il n'y eut plus de place que pour la plus ardente, la plus éternelle reconnaissance !...”

“ Car maintenant elle me parlait de vous, monsieur le comte !... car maintenant elle me disait quel homme généreux et bon vous êtes !... car maintenant je savais par elle que c'était à vous, à votre admirable dévouement que je devais la vie de mon enfant !... ”

“ Et alors un mot que je n'avais jamais osé murmurer par respect pour la mémoire de ma mère, un mot qui maintenant me remplissait le cœur d'émotion s'échappa malgré moi de mes lèvres :

“ — Mon père !... mon père ! ” m'écriai-je en mettant dans ce mot-là toute mon âme.

“ Car vous n'étiez plus pour moi le comte de Belleruche... l'homme qui avait servi de prétexte au baron de Chancel pour me chasser et me répudier... l'étranger dont la pensée m'avait parfois remplie d'amertume et parfois aussi fait rougir de honte !... ”

“ Non ! non ! ce non de père que j'avais voulu vous refuser, je vous le donnais maintenant avec joie, avec bonheur... comme je vous le donne encore à cette heure... comme je serai heureuse de vous le donner toujours !... ”

“ Oui, mon père, soyez béni, pour m'avoir conservé Maurice !... Soyez béni !... C'est le cri que votre malheureuse fille, que votre malheureuse Yvonne ne cessera de répéter tant que son cœur battra, tant qu'un souffle s'exhalera de ses lèvres !... ”

Le marquis de Prades, qui depuis un instant déjà s'était mis à lire à voix haute, — tant était violente l'émotion qui s'était à son tour emparée de lui, — le marquis de Prades venait encore de s'interrompre et de regarder M. de Belleruche.

Mais il ne put s'empêcher de tressaillir et de sentir son émotion grandir encore, quand il s'aperçut que celui-ci, qui restait toujours dans la même immobilité, les bras repliés sur ses genoux et le front dans ses mains, avait le visage baigné de larmes.

— M. le comte ! murmura-t-il, M. le comte !...

Mais, sans lever la tête, le comte venait de lui faire signe de continuer.

— Lisez !... lisez jusqu'au bout ! fit-il d'une voix sourde.

Et, toujours sur le même ton, c'est-à-dire toujours à voix haute, le marquis de Prades acheva de lire la lettre d'Yvonne.

“ Oh ! mais je suis folle... oui, bien folle, en effet, de vous parler comme si j'étais sûre que vous pourrez m'entendre, continuait la malheureuse femme dont la main, en traçant ces lignes, était devenue plus tremblante et plus défaillante encore... ”

“ Car cette lettre... cette longue lettre où, cependant, je ne vous raconte pas la millième partie de mes tortures, la recevrez-vous jamais ! ”

“ Comment, dans cette prison où je ne vois personne... où jamais personne ne m'approche que mes bourreaux, pourrais-je trouver le moyen de vous la faire parvenir ? ”

“ Je n'y avais d'abord pas songé et c'était avec une joie indicible que je m'étais emparée de ce crayon et de ce papier que le hasard avait fait tomber entre mes mains. ”

“ Et maintenant je vois bien quel rêve insensé je faisais quand je pouvais croire que mon cri de détresse franchirait ces murs, quand je me berçais de l'espoir que mon cri d'agonie arriverait jusqu'à vous !... ”

“ Et cependant, bien que je me dise que tout est fini, hélas ! et que le château de Morgoff sera ma tombe, je ne puis me résigner à croire à l'injustice de Dieu !... ”

“ Oui, peut-être un miracle peut-il se faire !... Oui, peut-être, en sachant tout ce que j'ai souffert et tout ce que je souffre encore, Dieu aura-t-il enfin pitié de moi !... ”

“ “ Oui, peut-être trouverai-je le moyen que ma voix arrive jusqu'à vous... jusqu'à vous qui, je le sais, m'aimez aussi comme je vous aime... et qui sait si, courageux et brave comme vous l'êtes, vous ne réussirez pas à m'arracher un jour, à m'arracher bientôt de cet enfer où je meurs ?... ”

“ Oh ! recouvrer enfin la liberté, la raison, la vie !... Oh ! sortir de cet horrible cauchemar et me retrouver enfin, pendant tous les jours qui peuvent encore me rester à vivre, heureuse fille près de vous, heureuse mère près de mon enfant, près de mon Maurice adoré !... ”

“ Oh ! non, non, quelque chose me le dit, quelque chose me le crie ; ce rêve de bonheur qui me soutient et qui me donne la force de ne pas mourir ne sera pas toujours un rêve... ”

“ Je guérirai, je vous reverrai, et l'oubli viendra... l'oubli de tout ce que j'ai souffert... l'oubli de tous les supplices que j'ai endurés. “ Cher père... ”

Mais, ici, la folle avait brusquement cessé d'écrire.

Pourquoi s'était-elle donc interrompue, ne prenant même pas le temps d'achever sa phrase ?

Peut-être avait-elle entendu tout à coup rôder autour de son cachot sa vieille geôlière, la hideuse Micheline ?

Peut-être aussi son cerveau encore si faible s'était-il subitement rempli de nouvelles ténèbres ?

Quoi qu'il en soit, cette lettre qu'elle avait oubliée plus tard, ou que, peut-être encore, plus étroitement surveillée, elle n'avait plus

trouvé le temps de terminer, cette lettre constituait une preuve si accablante, si écrasante contre Korrigan et la vieille mégère, qu'ils restaient tout pâles et tout atterrés sous les regards foudroyants du marquis et du comte.

— Eh bien, fit vivement de Prades en leur montrant la lettre, que dites-vous de cela, misérables ?... Vous voulez des preuves de votre crime... les preuves que vous êtes bien les bourreaux de la petite Suzanne et d'Yvonne... Eh bien, en voici encore une, et celle-là, je crois, aussi concluante que l'autre !... Qu'avez-vous à répondre ?

Mais répondre, les deux vieux coquins ne le pouvaient plus, tant le regard de M. de Belleruche, qui venait de se redresser d'un bond, les effrayait, les terrorisait...

— Oui, qu'avez-vous à répondre ?... Oui, mentirez-vous toujours ? ajouta-t-il en prenant une attitude si menaçante que l'effroi de Korrigan et de la vieille Micheline grandit encore.

Aussi, comme elle ne pouvait plus mentir, plus nier, comme il ne lui était plus possible de dire qu'elle ne comprenait rien à cette histoire et qu'elle n'avait jamais connu, jamais vu les deux femmes que le comte et le marquis venaient chercher au château de Morgoff, essaya-t-elle, pour tâcher de les attendrir et de se tirer d'affaire, de jouer un rôle et de prendre un autre masque.

Le sourire ironique qu'elle avait presque constamment conservé sur les lèvres brusquement s'éteignit ; sa voix tout à l'heure assez rude par moments, subitement aussi s'adoucit, et son attitude devint si humble et si tremblante que Korrigan lui-même la regardait et ne la reconnaissait plus.

— Écoutez-moi, mes bons messieurs, écoutez-moi, car cette fois je vais vous dire la vérité... oui, toute la vérité ! s'écria-t-elle sur un ton pleurnichard et en joignant les mains dans un geste plein d'une terreur hypocrite. Oui, c'est vrai, nous avons bien eu ici... nous avons bien eu au château de Morgoff cette pauvre jeune dame qui avait si malheureusement perdu la raison...

— Et l'enfant ! interrompit brusquement de Prades.

— Oui, et la petite Suzanne ! ajouta non moins brusquement le comte.

— Et la petite Suzanne aussi... Oh ! je l'aimais bien, elle était si bonne et si douce !... Et puis, ça nous faisait tant de peine de la voir pleurer !... N'est-ce pas, mon homme ?

— Ça nous déchirait l'âme ! dit Korrigan.

— Aussi, je vous jure bien, sur tout ce que j'ai de plus sacré, reprit vivement la vieille mégère en levant la main dans un geste solennel... oui, je vous jure bien, sur le salut de mon âme, qu'elles auraient tort de se plaindre de nous...

— Nous les aimions comme nos enfant ! dit encore Korrigan.

— Oui, comme nos enfants !... Mais, mes bons messieurs, vous qui devez être justes aussi, justes comme nous, réfléchissez et mettez-vous à notre place... Nous ne sommes que deux pauvres vieillards sans ressources...

— Absolument ! soupira le vieux bandit.

— Et que l'on nous chasse de ce château dont nous sommes les gardiens... de ce château qui est notre dernier asile, je vous le demande, que deviendrions-nous ?

— Nous mendierions notre pain ! dit avec un frisson Korrigan...

— Alors nous étions donc obligés d'obéir à M. le baron de Chancel... nous étions donc obligés d'exécuter les ordres de notre maître... Et si je ne vous ai pas dit tout de suite toutes ces choses... c'est que je n'osais... c'est que j'avais peur que vous nous preniez pour de mauvaises gens...

— Scélérats ! pensa M. de Belleruche.

— Canailles ! murmura de Prades.

— Mais ce qui va vous prouver que nous n'étions pas aussi durs pour elles que vous pourriez le croire... ce qui va prouver que nous n'étions pas des monstres capables de les tourmenter, c'est que, grâce à nous, grâce au peu de surveillance que nous exerçons sur elles, un beau jour elles avaient pu fuir...

— Fuir ! s'écrièrent ensemble, tout saisis, le comte et le marquis.

— Oui, fuir du château... recouvrer leur liberté... Malheureusement...

— Malheureusement ? fit anxieusement de Prades.

— Achevez !... achevez donc ! s'écria M. de Belleruche.

— Malheureusement elles n'ont pas eu de chance, car elles sont retombées dans les mains du baron de Chancel...

Une sueur froide venait de parler au front du père d'Yvonne, et de Prades était devenu plus blanc qu'un linge...

Quelle était donc encore cette étrange histoire ?

Quelle était donc encore cette mystérieuse aventure ?

Et à la pensée que toutes ses espérances de bonheur peut-être s'éroulaient : à la pensée que l'infâme Korrigan et sa femme disaient peut-être vrai et qu'il arrivait trop tard pour arracher Yvonne du château de Morgoff, trop tard pour la sauver et sauver la petite Suzanne, le comte, qui aurait été incapable de prononcer un mot, sentait de plus en plus le vertige le prendre, et une atroce, une horrible angoisse lui serrer le cœur.



—Plus ici !... Yvonne !... Suzanne !... Plus à Morgoff ! finit-il par bégayer, la voix rauque, plein de stupeur. Est-vrai !

—Oh ! je vous le jure ! répondit vivement la vieille mégère en faisant encore, la main levée, le même geste solennel. D'ailleurs, ajouta-t-elle, Korrigan va vous raconter l'histoire... Oui, raconte, Korrigan... dis à ces bons messieurs ce qui est arrivé...

Alors, tandis que M. de Belleruche et le marquis de Prades le regardaient très fixement dans les yeux, comme s'ils se demandaient encore ce qu'ils devaient croire et si cet homme ne mentait pas, le vieux bandit, s'avançant un peu, prit vivement la parole.

—Eh bien, oui, voilà ! dit-il. Cette nuit-là, — car c'est pendant la nuit que la chose est arrivée, — je dormais très profondément et très paisiblement, comme l'on dort quand on a la conscience tranquille, lorsque, tout à coup, je fus réveillé en sursaut.

—C'était ma femme qui, après s'être levée d'un bond, toute pâle, venait d'allumer la lampe et qui achevait de s'habiller à la hâte.

—Chose étrange, elle venait d'avoir le pressentiment que la pauvre folle et la pauvre petite Suzanne n'étaient plus ici, et qu'elles avaient réussi à s'évader du château.

—Comme vous pensez bien, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire... car s'enfuir, s'évader du château de Morgoff me paraissait une chose tellement inouïe, tellement impossible que, pour moi, il fallait être insensé pour avoir cette idée-là...



—Ces ombres qui me coudoyaient étaient de malheureuses insensées.

—Mais ma femme ne veut rien entendre... ma femme est déjà levée.

—Je hausse les épaules et je me rendors.

—Mais, brusquement, ses deux mains s'abattent sur moi... brusquement, je la vois se dresser devant mon lit toute frémissante, toute échevelée, et je n'ai pas encore eu le temps de placer un mot, qu'elle s'écrie :

—Korrigan, réveille-toi !... lève-toi ! Korrigan, elles n'y sont plus !...

—Et je la vois si défaite que je commence par la croire.

—Alors, d'un bond, je me lève à mon tour. En quelques secondes, je suis habillé. Je saute sur la lampe, et j'accours ici, sur la terrasse...

—Je m'élançai dans la chambre de la petite...

—Elle est vide ! dit vivement la vieille mégère.

—Je m'élançai alors dans l'autre... dans celle où nous sommes...

—Vide aussi ! fit encore vivement la complice du vieux bandit.

—Oui, vide aussi !... La folle aussi a disparu... Et je reste tout saisi, ne pouvant plus dire qu'un mot : — Impossible !... c'est impossible !...

—Car, messieurs, comment aurais-je pu admettre que ces deux femmes, dont l'une était si faible et si chancelante, et dont l'autre n'était encore qu'une enfant, comment aurais-je pu admettre qu'elles avaient pu trouver le moyen de s'échapper, le moyen de s'évader...

—Oh ! certes, je n'avais pas de colère contre elles et je ne leur en voulais pas d'avoir essayé de reconquérir leur liberté, poursuivait hypocritement Korrigan en continuant de raconter à sa façon l'histoire de l'évasion d'Yvonne et de la petite Suzanne... Mais je tremblais, au contraire, qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur, et si je tenais tant à les retrouver, c'était surtout pour leur porter secours, c'était surtout pour leur sauver la vie peut-être...

—Car, encore une fois, qu'elles aient pu s'échapper d'ici, qu'elles aient pu franchir les portes du château de Morgoff, cela me paraissait absolument fou, absolument insensé...

—Aussi, nous voilà-t-il, ma femme et moi, à courir partout, à chercher partout...

—Pas un coin du château ne nous échappe, et rien !... toujours rien...

—Mais, soudain, une pensée sinistre me traverse l'esprit.

—Je viens de songer à l'abîme... à cet effrayant abîme que vous avez vu tout à l'heure...

—Qui sait si les deux malheureuses n'y sont pas tombées !... Qui sait si ce n'est pas là qu'elles gisent, déchirées et pantelantes !...

—Et, comme le jour vient de paraître, je veux en avoir le cœur net...

—Oui, au risque d'y rester à mon tour, je descendrai jusqu'au fond de cet abîme où peut-être je les retrouverai... où peut-être je les saurais !...

—Ma femme, folle de terreur, me crie que je vais à la mort... à une mort affreuse et certaine !...

—Reste, Korrigan, reste ! me supplie-t-elle en se cramponnant à moi. L'abîme !... Est-ce que tu peux aller les chercher là !... C'est vouloir mourir !...

—Mais déjà je me suis dégagé de son étreinte !... Déjà je vole sur la terrasse... Déjà je disparaissais au fond du gouffre !...

—Et toujours j'entends la voix de ma femme, qui s'est élancée sur mes pas, me supplier de revenir :

—Korrigan !... Korrigan !

—Mais je ne veux pas l'entendre, et je descends... je descends toujours...

—Oh ! c'est un moment terrible et qui me fait frissonner quand j'y pense !

—Qu'une pierre manque sous mon pied... qu'une distraction me vienne... qu'un éblouissement me prenne, et je suis perdu !...

—Je le sais... je vois l'abîme qui me guette, qui m'attire, mais on a beau être un vieillard, on a encore du sang-froid et du courage...

—Et toujours je descends...

—Je suis maintenant plus d'à moitié chemin de l'abîme...

—Alors, m'arc-boutant des pieds, me cramponnant des mains, je m'arrête et je me penche...

—L'oreille tendue, retenant mon souffle, j'épie et j'écoute...

—Peut-être vais-je entendre monter vers moi une plainte, un gémissement, un râle ?

—Rien !

—Le bruit sourd des pierres qui se détachent parfois sous mes pieds et c'est tout...

—Je veux alors tâcher de sonder le fond du gouffre, mais j'en suis trop loin encore...

—Je ne vois que des ténèbres, qu'une ombre épaisse et noire...

—Mais je me suis juré que je saurai à quoi m'en tenir, et je le saurai !...

—Le chemin devient plus périlleux et plus dangereux encore... De plus en plus, les rochers s'éboulent sous le poids de mon corps...

—De plus en plus aussi, les plantes auxquelles je peux m'accrocher se font rares...

—Mais qu'importe !

—Et je descends... je descends... je descends !...

La vieille mégère venait vivement de se voiler le visage de ses mains.

—Tu me fais peur, Korrigan !... Oui, tu me fais peur encore ! s'écria-t-elle en faisant semblant de frissonner.

—Mais, tout à coup, continua le vieux bandit, je m'arrête encore. Car, par hasard, mon regard vient de quitter le fond de l'abîme pour se porter sur le vaste horizon qui se dévoile devant moi...

—Et, tout saisi, j'ai tressailli !...

—Là-bas, déjà très loin du château, n'ai-je pas entrevu deux silhouettes qui s'éloignent, deux silhouettes qui s'effacent...

—Et comme je regarde de plus en plus fixement, de plus en plus anxieusement, je ne peux retenir un cri de joie...

—Car, dans ces deux silhouettes que moi seul, peut-être, aurais pu distinguer de si loin, il me semble que je viens de reconnaître la folle, de reconnaître l'enfant !...

—Oh ! je n'en suis pas très sûr ; mais cependant quelque chose me dit que je ne me trompe pas et que ce sont bien elles qui s'en vont là-bas...

—Mais comment pouvoir me répondre d'une façon certaine ?

—Mais comment pouvoir changer mon doute en certitude !...

—Alors, quittant l'abîme, je remonte sur la terrasse et je cours

d'un bond là-bas... là-bas, dans cette tour que vous pouvez apercevoir d'ici...

Et le vieux bandit montrait au comte de Belleruche et au marquis de Prades, à travers l'étroite fenêtre de l'ancien cachot d'Yvonne, la vieille tour que nous connaissons déjà et où il cachait le butin que lui rapportaient les naufragés.

—J'arrive là-haut comme un fou... je m'empare d'une jumelle marine... j'ouvre la fenêtre... et je regarde... je regarde ces deux silhouettes qui, de plus en plus, se fondent... qui, de plus en plus, diminuent... ces deux silhouettes qui ne sont déjà plus que deux petits points noirs presque invisibles à l'œil nu...

—Et je ne peux retenir un cri de surprise, un cri de joie aussi.

—Oui, ce sont elles!... ce sont elles!...

—Mais cependant, ajouta Corrigan qui continuait de raconter cette histoire à sa manière, mais cependant, c'était plus fort que moi, un doute encore me revenait, une incertitude encore me restait...

—Cr enfin, comment avaient-elles pu s'y prendre pour franchir les murs du château?

—Par quel miracle avaient-elles pu réussir à se sauver?

—Et comme c'était toujours là ce qui me paraissait impossible... toujours là ce que je ne pouvais comprendre, cette fois encore je voulais en avoir le cœur net et savoir à quoi m'en tenir...

—Si c'étaient bien elles qui fuyaient là-bas... si c'étaient bien elles, comme je l'avais cru pendant un instant, que je venais de reconnaître dans ces deux silhouettes, elles étaient déjà bien loin du château de Morgoff, ainsi que je viens de vous le dire.

—Mais comme je connais les chemins les plus courts et que j'ai de bons chevaux, je ne désespérais point cependant de les rattraper...

Et comme, à ces mots, le comte et le marquis n'avaient pu retenir un mouvement:

—Oh! comprenez-moi bien, messieurs, comprenez-moi bien! s'écria vivement et de plus en plus hypocritement le misérable Korrigan. Quand je viens de dire que je ne désespérais pas de les rattraper, je n'entends pas par là que mon intention était de les ramener au château...

—Oh! non, certes!... Oh! non, je vous jure bien que, quoi qu'il aurait pu arriver, et qu'au risque même d'encourir la colère de M. le baron de Chancel, je n'aurais pas eu le courage de les reprendre...

—Pas plus que je n'aurais eu, maintenant, le courage de les garder! fit hypocritement à son tour l'horrible Micheline.

—Bien sûr!

—Mais il s'agissait, pour nous de sortir de cette incertitude affreuse, de cette incertitude terrible que nous éprouvions sur leur sort...

—Mais il s'agissait de nous rassurer en constatant que nous ne nous étions pas trompés, et que c'étaient bien elles que nous venions d'apercevoir de loin s'enfuyant saines et sauvées de Morgoff...

—Car la seule peur que nous avons, c'était qu'en voulant chercher à s'échapper, elles n'eussent fait quelque chute dangereuse, trouvé peut-être même la mort à travers les milles dédales du château...

—Mais quant au reste... quant à ce que pouvait dire plus tard M. le baron, et à la responsabilité que nous pourrions avoir vis-à-vis de lui, cela nous était bien indifférent, n'est-ce pas Korrigan?

—C'est ce que je crois avoir déjà dit à ces messieurs, répondit le vieux bandit, j'étais prêt à excepter tous les reproches de M. de Chancel.

—Mais c'étaient ces deux pauvres femmes seules, qui pour le moment m'intéressaient... ces deux femmes seules pour lesquelles en ce moment je m'apitoyais.

—Aussi, tandis que je courais dans la direction où j'avais cru les apercevoir pour tâcher de les rejoindre, je veux dire de les reconnaître, ai-je passé des angoisses et des transes, qui me font encore frissonner quand j'y pense!...

—Je fouettais mes chevaux à tour de bras, et ma voiture courait, courait avec une rapidité vertigineuse...

—C'était même de la folie, de la pure folie, car les chemins sont si dangereux dans les environs de Morgoff que la moindre imprudence peut se payer cher...

—Mais je ne pensais guère à moi, et je n'avais guère le souci de ma peau, je vous le certifie... Et pourvu que je puisse les rattraper... pourvu que je puisse revenir ici avec la certitude qu'elles n'étaient pas en train de râler et d'agoniser dans quelque trou du château, c'était tout ce que je voulais, c'était tout ce que je demandais...

—Mais j'avais beau courir, courir d'un train d'enfer, la route que je suivais et que, forcément, elles avaient dû prendre, si c'étaient bien elles que j'avais vues tout à l'heure, cette route toujours restait vide, toujours restait déserte!

—Aussi mon impatience était-elle si grande que, parfois au risque d'aller me briser le crâne sur le pavé, au moindre choc, au moindre cachot, je me levais tout debout, sur le piège, pour tâcher de voir plus loin...

—Et rien!... toujours rien!...

—Et alors, tandis que je continuais d'exciter mes chevaux, une

peur de plus en plus grande, de plus en plus terrible me prenait: la peur de m'être trompé sur ces deux silhouettes que j'avais cru reconnaître... la peur que, pendant que je courais si loin pour aller vers elles, elles ne soient ici mourantes, ici expirantes...

—Et de plus en plus le découragement me gagnait... de plus en plus j'en arrivais à me dire que je me donnais une peine inutile et que je n'avais plus qu'à revenir sur mes pas, quand tout à coup je tressaillis...

—Il me semblait qu'un cri terrible, qu'un grand cri déchirant venait de traverser l'espace.

—Puis, comme tout saisi, j'écoutais de nouveau, un autre cri retentit... un autre cri plus déchirant encore:

—A moi!... Au secours!... Au secours!...

—Mon sang n'avait fait qu'un tour dans mes veines.

—Suzanne! m'écriai-je. La petite Suzanne!

—Car j'en étais certain, c'était bien sa voix que je venais d'entendre... c'était bien elle qui avait jeté ce cri plein d'effroi!...

—Quel danger pouvait la menacer et menacer aussi Mme Yvonne, je ne pris pas même le temps de me le demander.

—Je devais être encore loin d'elles, loin de l'endroit d'où ces cris m'étaient parvenus, d'au moins trois ou quatre cents mètres... Mais j'avais si rapidement enlevé mes chevaux que ce fut à peine s'il me fallut deux minutes pour franchir cette distance...

—Et alors, messieurs, ce que je vis m'arracha à mon tour un cri de saisissement et de pitié.

—La pauvre femme, que ses forces avaient sans doute abandonnée, n'avait pu aller plus loin, et gisait là, à quelques pas de la route...

—Si pâle et si blanche, qu'une morte ne le serait pas davantage, elle gisait là, les yeux clos, sans souffle, la bouche entr'ouverte, les bras en croix.

—Oh! la malheureuse! m'écriai-je malgré moi, de plus en plus saisi, de plus en plus ému.

—Mais comme j'allais me précipiter pour lui porter secours, d'un bond la petite Suzanne se trouva devant moi, les poings crispés, les yeux flamboyants de colère.

—Elle me défendait d'approcher, elle me menaçait.

—Va-t'en!... Va-t'en! me criait-elle.

—Oh! je ne lui en veux pas, mais la pauvre petite m'a tout de même dit à ce moment-là des paroles qui m'ont fait de la peine!...

Et, poussant un soupir douloureux, le vieux gredin glissa sournoisement un coup d'œil sur M. de Belleruche et le marquis de Prades.

Mais, les bras croisés, ceux-ci se contentaient de l'écouter, impassibles et muets.

—Cependant, reprit Korrigan, toujours de sa voix fausse, je ne pouvais pas laisser mourir sans secours la pauvre Mme Yvonne.

—Aussi, comme tout ce que je pouvais lui dire pour tâcher de la calmer ne faisait que l'exaspérer davantage encore, finis-je par écouter doucement l'enfant.

—Mais comme je venais enfin de me rapprocher de la folle dont la pâleur de plus en plus m'effrayait, ce fut encore avec la petite qui, vraiment, ne se montrait pas raisonnable, une nouvelle scène, une nouvelle lutte...

—Maintenant elle ne menaçait plus, mais elle se traînait à mes genoux, mais elle se cramponnait à moi, mais elle me demandait grâce pour elle et pour sa compagne...

—Grâce à moi!... à moi, Korrigan, qu'elle aurait fait pleurer, tant elle me touchait, la pauvre enfant!... grâce à moi qui étais si content de n'être plus leur géôlier, si heureux de les voir enfin sorties des griffes de M. de Chancel!

—Et c'était précisément ce que je venais de lui dire, de tâcher de lui faire comprendre, lorsque, tout à coup, un bruit se fit entendre sur la route.

—C'était une voiture.

—Cette voiture, qui se rapprochait très rapidement de notre côté, semblant se diriger vers Morgoff, avait sur son siège deux grands gaillards coiffés d'une casquette plate et vêtus d'une livrée de drap bleu foncé, liséré d'argent, et elle devait sans doute venir d'assez loin, car non seulement elle était toute blanche de poussière, mais encore ses chevaux étaient tout ruisselants de sueur.

—Si je vous donne ces détails, c'est qu'ils vous seront peut-être utiles à connaître quand, bien convaincus que nous ne mentons pas... bien convaincus que celles que vous cherchez ne sont plus ici, vous voudrez tâcher de découvrir leur nouvelle retraite.

—En apercevant cette voiture, la petite Suzanne qui, malgré tout ce que j'avais pu lui dire, tremblait toujours que je ne les ramène au château, la petite Suzanne n'avait rien de plus pressé que de s'élançer sur la route en jetant des cris de plus en plus aigus, de plus en plus perçants.

—Aussi, comme elle arrivait en face de nous, la voiture s'arrêta-t-elle tout à coup; tandis que la portière s'ouvrant brusquement, un homme mettait d'un bond pied à terre...

—Cet homme — qu'il faut que je vous dépeigne aussi — était un

individu d'une quarantaine d'années environ, vêtu d'une longue redingote et coiffée d'un chapeau rond.

"Grand et maigre, il avait un visage pâle et sombre encadré de longs favoris très bruns. Mais ce qui me frappa surtout en lui, ce fut l'expression de son regard... un regard si plein d'assurance ou plutôt si plein d'autorité que je sentis tout de suite que je ne devais pas avoir affaire au premier venu.

"En voyant la petite Suzanne qui continuait de crier, il avait eu d'abord un mouvement de surprise; puis, s'avançant brusquement vers moi, les sourcils froncés et l'air presque menaçant :

"—Eh bien, qu'est-ce donc? me dit-il la voix rude. Pourquoi maltraitez-vous cette femme et cette enfant?

"—Je ne les maltraite pas, lui répondis-je, mais cette femme est folle, et cette enfant est une enfant que l'on m'avait confiée... Toutes deux se sont enfuies cette nuit du château de Morgoff où je devais les garder..."

"Et, chose étrange! l'inconnu avait tressailli... tressailli deux fois!...

"La première fois quand j'avais dit: cette femme est folle; la seconde fois, quand j'avais prononcé le nom du château de Morgoff.

"—Ah! cette femme est folle! fit-il en regardant longuement Mme Yvonne que je tenais dans mes bras et qui gardait toujours l'immobilité de la mort. Dans tous les cas, elle a l'air bien malade et je crois que la malheureuse agonise... Il faut avant tout la secourir..."

"Puis comme il venait de se retourner et de faire un signe très bref, l'un des deux grands gaillards qui se trouvaient sur le siège s'empressa de dégringoler, puis de courir à la voiture d'où il rapporta une longue boîte en bois noir.

"Moi j'avais déposé Mme Yvonne sur le gazon et c'était la petite Suzanne qui lui tenait la tête sur ses genoux.

"Quelques secondes s'écoulèrent... quelques secondes pendant lesquelles je croyais bien que la pauvre folle avait rendu l'âme. Mais l'homme venait de lui faire respirer un flacon, puis, en débouchant un autre, de lui faire passer entre les dents quelques gouttes du liquide qu'il contenait..."

"Et soudain, ce fut comme un miracle!... Les joues livides de Mme Yvonne se colorèrent, et un long soupir souleva sa poitrine.

"Eperdue de joie, la petite Suzanne venait de se jeter sur elle : "Mère!... Mère!" ne cessait-elle de lui crier en lui couvrant le front de baisers.

"Cette scène était si touchante que j'en avais pleuré, poursuivit l'hypocrite bandit, mais l'inconnu ne semblait pas même s'en apercevoir et c'était sur moi que son regard maintenant venait de se lever.

"—Morgoff? fit-il vivement. N'avez-vous pas parlé du château Morgoff?

"—Oui, monsieur.

"—Alors c'est vous qui êtes Hervé Korrigan?"

"Cette fois, c'est moi qui avais tressailli.

"Cet homme que je ne connaissais pas... cet homme que je n'avais jamais vu savait mon nom!

"Qu'est-ce que cela voulait dire?

"Mais je n'étais pas encore au bout de mes surprises, car aussitôt il reprit :

"—Et cette jeune femme... cette pauvre folle... c'est Yvonne de Chancel?... "

"—Oui, balbutiai-je, de plus en plus ahuri, oui, Yvonne de Chancel..."

"Et cette enfant, c'est la petite Suzanne Didier?"

"—Oui, monsieur, oui, Suzanne Didier!" s'écria la petite, toute saisie à son tour.

"Et comme elle venait de s'emparer des mains de l'inconnu... comme, tout en sanglotant, elle le suppliait de les sauver, c'est-à-dire de ne pas les laisser retourner à Morgoff :

"Oui, mon enfant, répondit-il avec un accent singulier, oui, je vous sauverai, car c'était pour vous... car c'était pour elle aussi... pour Yvonne de Chancel que j'allais précisément au château de Morgoff..."

"Et comme je n'avais pu retenir un cri de surprise, l'homme se releva d'un bond, puis m'entraînant vivement à l'écart :

"—Tenez, dit-il, savez-vous lire?"

"Puis tirant une lettre de sa poche, il ajouta :

"—Lisez!"

"Et à peine avais-je jeté un coup d'œil sur la lettre qu'il venait de placer sous mes yeux, que je crus que je devenais fou.

"Car c'était une lettre de M. le baron de Chancel... une lettre par laquelle mon maître m'ordonnait d'obéir sur-le-champ à celui qui me la remettrait... c'est-à-dire de lui livrer sur-le-champ sa fille Yvonne et la petite Suzanne..."

"Et comme je restais de plus en plus stupide, de plus en plus hébété en face de cette étrange aventure à laquelle je ne comprenais rien, l'inconnu reprit vivement :

"—Reconnaissez-vous les armes du baron?"

"—Oui, balbutiai-je.

"—Sa signature?"

"—C'est bien la sienne..."

"—Eh bien, alors, fit-il en étendant la main du côté de Morgoff, voici votre chemin..."

"Puis étendant la main dans l'autre direction :

"—Et voici le mien! ajouta-t-il. Au revoir."

"Et quelques secondes après, n'ayant plus même osé lui adresser un mot de plus, tant son accent et son geste me dominaient, j'avais déjà repris le chemin du château, tandis que, dans un galop rapide, j'entendais sa voiture reprendre le même chemin par lequel il était venu.

Puis, après un silence, Korrigan, qui s'étonnait de plus en plus du mutisme et de l'impassibilité presque farouche que continuaient de garder le père d'Yvonne et de Prades, Korrigan ajouta vivement et avec plus de force :

"—Oui, messieurs, si romanesque et si étrange que puisse vous paraître le récit que je viens de vous faire, il est pourtant exact d'un bout à l'autre, et je ne vous ai dit que la vérité, rien que la vérité.

"Et voilà pourquoi, je ne me laisserai pas de vous le répéter, vous pourriez fouiller pierre par pierre le château de Morgoff que vous n'y découvririez plus, que vous ne pourriez plus y découvrir celles que nous gardions d'après l'ordre que nous avons reçu de M. le baron de Chancel, oui, c'est vrai et nous ne le cachons plus, mais dont nous sommes enfin débarrassés, grâce à Dieu!..."

"—Soit! fit froidement le comte. Mais cette lettre?"

"—Quelle lettre?"

"—Cette lettre dont vous venez de nous parler?... cette lettre par laquelle M. de Chancel vous ordonnait de remettre à cet homme, à cet inconnu que vous avez si étrangement rencontré sur la route de Morgoff, vos deux prisonnières!... Cette lettre vous pouvez nous la montrer, je suppose!

"—Je l'ai perdue, répondit Korrigan.

Le comte eut un petit éclat de rire sourd.

"—C'est ce que j'allais vous dire! fit-il ironiquement.

"—Oh! je ne mens pas... Elle s'est égarée... Elle a disparu je ne sais comment... Mais aussi vrai qu'il y a un Dieu..."

"—Ah! c'est assez!... c'est de trop! s'écria le comte, la voix vibrante. Finissons-en!... Et puisque tout à l'heure, devant les preuves accablantes qui vous accusaient... devant les preuves accablantes qui vous dénonçaient comme ayant été les géoliers, c'est-à-dire les bourreaux, c'est-à-dire les tourmenteurs des deux pauvres femmes que vous voudriez encore nous cacher, vous cherchiez des circonstances atténuantes pour tâcher de nous attendrir... puisque vous vouliez faire retomber tout le poids de ce crime, — car cette séquestration était un crime atroce et abominable! — sur votre ignoble maître, sur l'odieux baron de Chancel, laissez-moi vous dire que je vous connais assez pour savoir que le crime dont vous vous défendez en ce moment n'est pas le seul dont soit chargée votre conscience, que je vous connais assez, enfin, pour que je n'aie qu'un mot à dire, — oui, qu'un mot! — pour que votre tête tombe!

Un frisson venait de secouer de la tête aux pieds l'infâme Korrigan, tandis que les yeux de la vieille Micheline s'étaient emplis d'une soudaine épouvante.

"—Ah! vous me regardez tout tremblants, tout hagards! reprit M. de Belleruche dont la voix remplissait maintenant avec un éclat de tonnerre l'étroit et horrible cachot où sa fille, où la pauvre Yvonne avait agonisé, failli mourir.

"—Oui, vous frissonnez et vous êtes tout livides de terreur, car vous vous demandez : qu'est-ce donc que cet homme, et que sait-il donc, que tout le monde ignore?... "

"—Ah! ce que je sais?... "

"—Eh bien, écoutez... écoutez, Korrigan!... et vous aussi, monsieur, vraie femme... et vous aussi, son odieuse complice, écoutez!

Très brusquement, le comte venait d'étendre la main vers la fenêtre, qui donnait sur la terrasse, vers la fenêtre à laquelle tant de fois la folle, alors qu'elle étouffait entre les quatre murs de sa prison, s'était cramponnée pour respirer un peu d'air pur, et reprendre un peu de vie.

"—Eh bien, ce que je sais, reprit-il, toujours avec le même éclat, c'est ce que les flots savent aussi... c'est ce que la mer pourrait dire si elle voulait parler!..."

"—Ce que je sais, ce sont vos cadavres qu'elle cache!... ce sont vos crimes qu'elle recèle!..."

"—Ce que je sais, c'est l'histoire de ces malheureux naufragés que vous allez dépouiller, que vous allez assassiner au milieu des tempêtes..."

"—Mensonge! s'écria Korrigan, devenu fou de peur.

"—Oui, mensonge!... mensonge! hurla la voix rauque de la vieille Micheline.

"—Mensonge, misérables, quand ce sont ces dépouilles qui vous enrichissent!... Mensonge, quand on n'aurait qu'à chercher, qu'à fouiller ici pour y trouver tout ce butin sanglant! Osez donc me

regarder en face !... Osez donc encore me dire que c'est un mensonge !...

— Nous sommes perdus ! souffla le vieux bandit à l'oreille de Micheline.

— Non, ce sont eux qui sont perdus ! répondit l'horrible créature, également dans un souffle. La dalle !... Le souterrain !... Dans une heure, ces deux hommes n'existeront plus.

— Et vous voudriez que je puisse vous croire ! reprit de plus en plus fièvreusement M. de Belleruche. Et vous voudriez que vous connaissant comme je vous connais je puisse accorder la moindre créance au roman que vous venez d'inventer pour dérouter nos soupçons !...

— Allons, oui, c'est assez !...

— Cette chambre est vide... vide comme celle de la terrasse, mais il y en a d'autres... Marchons !

Et sur un signe du comte, la vieille mégère venait de reprendre la lanterne.

— On nous calomnie, dit-elle la voix de plus en plus sourde, nous avons beaucoup d'ennemis dans le pays parce qu'on nous jalouse... Mais si ces messieurs voulaient seulement nous entendre...

— C'est assez !... Marchons !... Marchons ! répéta violemment le comte.

— Oui, messieurs, oui, je vais vous conduire... vous conduire partout, dit humblement la vieille Micheline.

Elle venait de passer devant M. de Belleruche et le marquis et poussait devant elle Korrigan.

Et elle trouva encore le moyen de lui glisser dans l'oreille.

— Va-t'en !... Trouve un prétexte...

Alors, lui, s'adressant au comte :

— Oh ! cette lettre, je la retrouverai bien ! s'écria-t-il. Oui, oui, il faut que je la retrouve, car je veux vous convaincre...

Puis, très brusquement, il disparut.

Guidés par la vieille gâlière qui marchait la tête basse, toute pâle à la pensée du nouveau crime qu'elle préméditait, le père d'Yvonne et l'ancien mari de Clotilde erraient maintenant à travers le sombre château de Morgoff...

Ils avaient visité tour à tour toutes les chambres, tous les réduits, tous les recoins de la vieille et sinistre demeure, et nulle part, en effet, ils n'avaient eu la joie de retrouver Yvonne, de retrouver la petite Suzanne...

A chaque pièce qu'elle leur montrait et qu'ils trouvaient vide, la vieille mégère avait dans l'œil un éclair de triomphe.

— Vous voyez, messieurs, qu'elles ne sont pas là non plus, disait-elle avec un sourire sinistre... Cherchons... cherchons encore... Mais vous verrez que vous serez bien obligés de finir par nous croire, et que si vous voulez les retrouver, il faudra que vous retrouviez d'abord l'homme dont vous a parlé mon mari.

Et la course continuait, les recherches se prolongeaient... et quand on eut visité toutes les galeries, toutes les tours, le comte et le marquis, qui sentaient à chaque minute leur désespoir grandir, voulurent recommencer, chercher toujours...

Ils découvrirent d'autres cachettes, d'autres coins oubliés, d'autres trous qui semblaient ignorés de la vieille Micheline elle-même, mais, hélas ! là non plus, nulle trace de la pauvre Yvonne !... Nulle trace de la pauvre petite Suzanne !...

Enfin, comme le hasard de leurs recherches venait de les ramener dans la cour par laquelle ils étaient entrés... dans la cour où s'ouvrait le long souterrain dans lequel nous avons vu la vieille Micheline préparer son horrible piège, celle-là prenant un air très indifférent, mais baissant les yeux pour qu'on ne vit pas l'éclair de son regard, laissa tomber ces mots :

— Ces messieurs connaissent à présent le château de Morgoff aussi bien que nous, et ils ont pu se rendre compte que nous ne gardons personne ici.

— Il est vrai qu'il y a encore ce souterrain, ajouta-t-elle avec un petit sourire ironique, tandis que, d'un coup d'œil, elle montrait la large porte de fer. Mais je pense bien, si mauvaise opinion que ces messieurs puissent avoir de nous, qu'ils n'iront pas jusqu'à croire que nous aurions été assez inhumains, assez barbares pour enterrer là les prisonnières du baron de Chancel !...

Puis, s'approchant très vivement de la porte et faisant tourner la clef, qui était restée dans la serrure, elle reprit, toujours ironique :

— Du reste, on peut voir... oh ! je suis entièrement aux ordres de ces messieurs...

— Et pourquoi ne verrions-nous, en effet ? fit vivement le comte en se redressant et en la regardant dans le blanc des yeux. Oui, pourquoi, dans la crainte que nous ne découvriions cet endroit, ne joueriez-vous pas encore une nouvelle comédie ? — Eh bien, oui, marchez... marchez toujours !...

— Le chemin n'est pas facile, je vous en préviens...

— Marchez !

— Et c'est très long...

— Marchez, vous dis-je !

— Oui, oui, oh ! je veux bien ! dit la vieille coquine en passant la première.

Mais à peine eut-elle fait quelques pas dans le souterrain, en levant de la main gauche sa lanterne pour montrer le chemin à M. de Belleruche et au marquis de Prades, que sa figure devint si hideuse et si effrayante que personne n'aurait pu la voir sans frissonner.

Elle était devenue d'une pâleur de marbre, ses lèvres tremblaient, et ses yeux riaient... mais de quel rire atroce !... mais de quel rire sinistre !

— Enfin, je les tiens donc !...

— Comment ces hommes... comment ces étrangers ont-ils pu connaître ce secret que tout le monde ignore, à ce que croyait Korrigan ? c'est ce dont je ne me soucie pas, c'est ce dont je ne me soucie plus, car ce secret, je suis bien sûre qu'ils ne pourront plus le révéler à personne !...

— Ah ! tout à l'heure, ce comte prenait avec nous des airs menaçants !... Tout à l'heure, il osait crier à mon homme qu'il n'aurait qu'un mot à dire pour que sa tête tombe !...

— Ah ! l'imprudent !... l'imbécile !... Et c'était moi qui dans ce même moment, le jugeais, le condamnais !... Et c'était moi qui, dans ce même moment, et sans qu'il pût s'en douter, fixais l'heure où il devait mourir !...

Elle se retourna, puis, souriante et l'air très tranquille :

— Allez doucement, messieurs, la pente est rapide, le terrain très glissant...

Puis, reprenant son masque tragique, éclairé d'un rictus infernal :

— Oui, venez toujours... suivez-moi toujours ! se dit-elle encore en reprenant le cours de ses sombres pensées. Oh ! nous n'aurons pas longtemps à trembler à cause de vous, et ce soir comme hier, et se soir comme toujours, nous pourrions encore, Korrigan et moi, dormir bien paisiblement, dormir sans peur, dormir sans avoir contre nous d'autre témoin que l'Océan qui ne peut rien dire... que l'Océan qui ne peut pas parler !

De Prades venait de faire un faux pas et de buter contre le mur.

— Je vous l'avais bien dit, s'écria-t-elle, le chemin est très difficile... très difficile du moins jusqu'ici... Mais un peu plus loin le terrain devient plus ferme, plus solide, et l'on peut marcher avec plus d'assurance...

— Et tenez, regardez ! ajouta-t-elle, après avoir fait quelques pas encore et en abaissant sa lanterne. Ici plus de boue, plus de vase, de la terre dure... Voyez !...

Et, à plusieurs reprises, elle frappait le sol à grand coup de talon.

— On peut maintenant marcher hardiment, reprit-elle. Mais comme vous pouvez vous en rendre compte aussi, nulle trace ici non plus d'enfant...

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, d'un air toujours très calme, comment auraient-elles pu vivre vingt-quatre heures dans un pareil endroit, je vous le demande !...

— Enfin, avançons !... avançons !...

Depuis un instant, elle tenait sa lanterne un peu moins élevée, et comme pour mieux faire place au comte et au marquis, elle avait quitté le milieu du souterrain pour ne plus marcher qu'en frôlant le mur qu'elle avait à sa droite.

Certes, M. de Belleruche et de Prades, après avoir entendu le brave père Pornic, savaient bien qu'on pouvait s'attendre à tout de ce couple de bandits qui étaient les Korrigan, mais comment cependant auraient-ils pu se douter du piège odieux qui leur était tendu dans le souterrain, de l'horrible danger qui les menaçait à chaque pas de plus qu'ils faisaient ?

Et les voyant si confiants, la vieille mégère n'en triomphait que davantage.

Frôlant toujours le mur, dont elle avait bien soin de ne pas s'écarter, maintenant elle élevait parfois sa lanterne pour sonder les épais ténèbres qui s'étendaient devant elle.

Mais elle trouvait le trajet bien long !... La dalle était donc si loin !...

Et comme elle craignait que les deux hommes dont elle rêvait de faire ses victimes ne voulussent revenir sur leur pas elle se mit, tout en prenant toujours les mêmes précautions, c'est-à-dire tout en côtoyant toujours très étroitement le mur, à marcher un peu plus vite.

Et, soudain, elle tressaillit, mais si légèrement que ni le comte ni le marquis n'auraient pu s'en apercevoir.

(A suivre)

#### LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222 $\frac{1}{2}$  rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

## LA CHANSON DE LA FORGE

La forge a des aspects d'enfer.  
Le lourd soufflet de cuir attisé  
Les charbons où, rouge cerise,  
Scintille un large bloc de fer.  
Et le forgeron, dont le torse  
De bronze est superbe de force,  
Le saisit comme en un étau  
Dans sa pince : l'ombre s'allume.  
Lui le pétrit sous son marteau  
Qui chante en frappant sur l'enclume.

Que faire de toi, masse étincelante  
D'où le feu jaillit en gerbes au choc ?  
Ping ! — tu deviendras le robuste soc  
De quelque charrue à la marche lente.

Que faire de toi, lame longue et mince ?  
Ping ! — tu seras faux ; tu seras le fer

Devant qui pliera l'épi lourd et fier,  
Comme un courtisan qui salua un prince.

Que faire de toi, parcelle égarée  
Que l'on oublie ? Tu seras bientôt,  
Ping ! — en quelques coups, lame de couteau  
Pour couper le pain à croûte dorée.

Et toi, pur acier, part la mieux trappée,  
Ping ! — je te ferai deux rudes tranchants :  
Car tu défendras nos maisons, nos champs  
Et notre vieux nom : tu seras l'Épée.

Ainsi devient le bloc qui fume,  
Épée ou soc, faux ou couteau,  
Aux coups répétés du marteau  
Qui chante en frappant sur l'enclume.

JÉRÔME DOUCET.

## LE THON

Proche parent du maquereau, le thon s'en distingue par la disposition de ses nageoires et ses formes colossales. Il peut atteindre trois mètres de long et peser jusqu'à cinq et six cents kilogrammes.

De toute antiquité, ce beau poisson a été activement recherché pour sa chair, ferme, saine, nourrissante et toujours savoureuse.

Comme on ne le voit apparaître sur les rivages du Portugal, de l'Espagne, de la France, de l'Italie, de la Sicile, de la Sardaigne, de l'Afrique, qu'à certaines époques et en bandes nombreuses, on crut longtemps qu'il était essentiellement migrateur.

Les marins, les pêcheurs, les savants même, affirmaient que, tous les ans, au printemps, le thon abandonnait l'océan Atlantique, son habitat, pour se livrer à quelques promenades dans la mer Méditerranée en passant par le détroit de Gibraltar.

On prétendait que, se dirigeant vers l'Orient, sans toutefois dépasser les eaux de la mer d'Azof, il allait frayer dans des parages de prédilection pour s'en retourner ensuite chez lui par le même chemin. Dans ce voyage au long cours, les individus capturés dans les diverses pêcheries portaient à l'aller, le nom de "thons de course", et au retour, celui de "thons de retour".

Procédant par induction, Cuvier pressentit un des premiers que les savants et le vulgaire faisaient erreur sur les faits et gestes de ce poisson. Il lui avait suffi de remarquer que les prétendues arrivées ne se suivaient avec aucune régularité ; que les pêcheries ont lieu en toute saison sur divers points du littoral ; que l'abondance ou la rareté des thons est absolument indépendante dans le golfe de Cadix et dans la mer Méditerranée ; que la disette d'une pêcherie n'enrichit pas l'autre, pour en conclure qu'il fallait renoncer à la théorie des grandes migrations.

Aujourd'hui, il est bien démontré que le thon reste cantonné, soit dans le golfe de Cadix, soit dans la mer Méditerranée ; qu'on ne le rencontre qu'accidentellement dans l'océan Atlantique, où il semble égaré, qu'il ne franchit le détroit de Gibraltar ni dans un sens ni dans l'autre, et que les soi-disant migrations se bornent à des ascensions verticales, autrement dit, en langage technique, à des pérégrinations purement et simplement bathymétriques. C'est-à-dire que, suivant les saisons, suivant les nécessités de son existence de poisson, le thon s'élève des grands fonds, de 1000 et 1500 brasses, pour chercher, à une altitude plus ou moins chaude, une station plus ou moins favorable à sa nourriture, au développement de ses œufs et de ses petits. Donc le thon n'émigre pas. Son aïre de distribution reste essentiellement méditerranéenne, ce qui lui a valu l'appellation savante de *thynnus mediterraneus*.

Au printemps, les thons de course (l'ancienne dénomination étant conservée) apparaissent en phalanges triangulaires pour déposer leur frai sur les bas-fonds ; après quoi les thons dits "de retour" disparaissent à nouveau dans la profondeur des abîmes.

Dès que la vedette postée à cet effet a signalé la présence d'une bande de thons, un grand nombre de bateaux de pêche viennent se ranger en ligne courbe, faisant la chaîne au moyen de leurs filets tendus de l'un à l'autre. Les poissons effrayés se débattent et, de plus en plus pressés par la ligne d'investissement qui va toujours se resserrant, ils vont échouer sur le rivage, où on les assomme. Cette pêche est dite pêche à la *thonaire*.

Le thon se pêche encore à la ligne tout comme un simple brochet, mais la façon la plus grandiose de le pêcher, ou plutôt de le chasser, se pratique à la *madrague*. C'est alors un véritable sport qui fut jadis un des divertissements favoris des nobles Siciliens en même temps qu'une source de leurs richesses. La madrague est une vaste enceinte distribuée en plusieurs *chambres* au moyen de filets lestés verticalement et formant cloisons. On ménage, entre le rivage et la madrague, qui a parfois plus d'un kilomètre de longueur, un passage ou *chasse*, où l'on force les thons à se rassembler. Ceux-ci côtoient la cloison à claire-voie, sans chercher à franchir d'un bond le faible obstacle qui les enferme, et ils passent docilement de chambre en chambre jusqu'à la dernière, appelée *chambre de mort*.

Celle-là est fermée en dessous par une filet horizontal, sorte de plancher mobile que l'on élève peu à peu à la surface de l'eau. Le manœuvre en est très pénible et exige le travail de toute une nuit. Aux premières lueurs du jour, les thons se trouvent réunis dans un étroit espace carré sur les côtés duquel sont rangées les barques où se tiennent les pêcheurs, et les spectateurs, voire même les spectatrices, car les belles dames de Palerme sont aussi passionnées pour les tueries de madrague que les Espagnoles le sont pour les combats de taureaux.

Au milieu de la chambre de mort se tient dans une petite yole le chef

de la pêche qui commande la manœuvre. Au signal donné, le filet mobile s'élève de plus en plus, et les thons apparaissent à fleur d'eau, s'agitant tumultueusement, faisant jaillir à l'entour des tourbillons d'écume salée. Alors le massacre commence. Les pêcheurs, demi-nus, s'excitent au carnage, frappent à coups de croc, de trident, de harpon, les pauvres bêtes qui cherchent à échapper à leurs bourreaux par des bonds prodigieux.

Le roi Louis XIII, qui se plaisait aux jeux cruels, prit un tel plaisir à une pêche à la madrague qu'il déclara n'avoir jamais assisté à plus agréable passe-temps. Toutefois c'est, pour les cœurs sensibles, un spectacle révoltant de voir ces beaux et inoffensifs poissons se débattre au milieu des flots teints de leur sang, en poussant des gémissements semblables à des vagissements d'enfants.

Les madragues les plus productives sont établies dans la mer de Sardaigne, la mer Tyrrhénienne, la mer Ionienne, le sud de l'Adriatique, la baie de Tunis, qui sont autant de centres de demeure du thon. Bon an, mal an, les madragues de Sardaigne capturent en moyenne 27,000 thons de course et celles des côtes de Tunisie atteignent le chiffre de 80,000, bien que de récentes statistiques attestent leur appauvrissement.

MME GUSTAVE DERMOLIN.

## AVENTURES DE CHASSE

C'était en France, il y a quelques années et la fermeture de la chasse, aurait été, pour les disciples de feu saint Hubert, aussi peu folâtre que l'ouverture, si elle n'avait été égayée par la mésaventure d'un chasseur.

Quand je dis égayée, je me sers d'un terme impropre ; qu'on en juge : Le lendemain de cette fermeture, qui était un dimanche, par un temps de plein dégel, un nemrod transi descend vers 9 heures du matin d'un train omnibus.

Aussitôt cependant on le vit se redresser, non sans fierté, et montrer aux employés de l'octroi son carnier renfermant deux faisans, six perdreaux et une bécasse.

— Comblen de droits à payer ?

— Mais, monsieur, fit le gabelou avec le ton rogue qu'on aime à prendre souvent dans ce métier-là, la chasse est fermée.

— Oui, depuis hier ; j'ai manqué le train hier soir et j'ai pris le premier ce matin. Il est facile de vous en assurer.

— Cela ne nous regarde pas. La chasse est fermée. Donnez moi votre gibier, je le confisque et je vous dresse procès-verbal.

— Vous voulez rire.

— On ne rit pas ici. Allons, vite, ce gibier.

Le chasseur entra d'abord en colère, prit la foule à témoin, se nomma, rien n'y fit.

Alors sa colère se transforma en fureur et il menaça le gabelou du juste châtement de ses chefs.

— C'est comme cela, fit celui-ci, eh bien ! chez le commissaire.

Chez le commissaire, ce fut bien une autre affaire. Le magistrat le prit de plus haut encore et la fureur de notre homme devint de la rage. Il s'emballa ; si bien qu'il n'a plus son gibier, qu'on a dévoré on ne sait où, mais qu'il se trouve posséder quatre procès-verbaux.

## LES FLEURS QU'ELLE DÉSIRAIT AVOIR

Il sortait pour prendre, comme d'habitude, le train du matin, quand sa femme le rappela :

— Tom ! dit-elle.

— Que veux-tu ? répondit-il, la main sur la poignée de la porte.

— J'ai fait bêcher le jardin, hier, et j'ai besoin que tu me rapportes quelques plantes de la ville.

— C'est bien, fit-il. Qu'est-ce que tu veux ? Dépêches-toi, car je manquerai le train.

— Eh bien, cria-t-elle de la salle à manger, tu m'apporteras...

— Oh, vite ! répliqua monsieur avec un mouvement d'impatience.

— Mais, je réfléchis.

— Vite ! cria-t-il encore en ouvrant la porte. J'entends le sifflet. Qu'est-ce que c'est ?

Le mot "roses" arriva vaguement à ses oreilles et il partit comme un fou. A midi, craignant d'avoir été un peu vif envers sa femme, il sortit et acheta deux douzaines de variétés de roses et les emporta, toutes hérissées d'épines, le soir à la maison, au péril de tous ceux qui l'approchaient. Quand il voulut remettre les arbustes à sa femme, il fut tout surpris de la voir fondre en larmes.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-il étonné ; est-ce que ce n'est pas cela que tu désirais ?

— Non, sanglota-t-elle, je n'ai pas besoin de roses.

— Mais, ma chère, tu m'as certainement dit des "roses", ce matin.

— Je... je sais bien que je l'ai dit, mais comme tu étais si pressé et que rose était le mot le plus court, j'y ai pensé à ce moment. Je voulais des chrysanthèmes et des rhododendrons, mais tu ne m'as pas laissé le temps de le dire.

## LA BARBE ROUSSE

Le comte de Soissons avait la barbe rousse. Se promenant un jour dans ses jardins avec Henri IV, qui était venu lui rendre visite, il demanda au jardinier, dont il voulait se moquer, comment il se faisait qu'il n'eût point de barbe. Le jardinier, qui pour le moment était plus ou moins disposé à entendre raillerie, répondit au comte sans sourcilier : "Le jour où Dieu fit la distribution des barbes, j'arrivai un peu tard, il n'en restait plus que des roussees. J'ai mieux aimé m'en passer que d'en accepter une de si vilaine couleur."

Pour protection, cure infaillible des Catarrhes  
de la Poitrine, Bronches, Poumons, etc.,

Portez le **PLASTRON DE PIN PARFUMÉ**

{ Célèbre Produit Français couronné  
par l'Académie de Paris et toutes  
les Grandes Expositions.



As sung with greatest success in "Beverly and the Bobol."

# "LIFE IS A DREAM."

WALTZ SONG.

Words by CLARA SCHLEIFFARTH.

Music by GEO. SCHLEIFFARTH.

INTRODUCTION *Moderato.*

*p tremolo*

*mf*

*mf*  
*Tempo di Valse.*

*WALTZ.*  
*p* Oh how di- vine, how en- tranc- ing. Is the gay life that we lead...

Mer-ri-ly sing- ing and dance- ing. Yes, we are hap- py in-

long night a- way... Laughter bright, Is our de-

light, 'Til the dawn- ing breaks of day...

### TRIO.

*DANCE: tremolo.*  
*p*

(A suivre.)

LE SAMEDI

deed...  
Nearth the moon's  
sil - ver y  
beam  
ing  
While we lie

long night a  
way...  
laughter  
bright  
Is our de  
light.

Un - til the  
dawn ing of  
day...  
Voice One, two, three,  
glide through the  
night.

meas  
ure.  
DANCE.  
over.  
One, two, three,  
oh, what a

pleas  
ure.  
DANCE.  
tripping in  
time to sweet

2

on  
etc.  
Makes hours like  
short no - ments  
seem...  
Drive care a

way  
Ex - er be  
gay,  
For life is  
on - ly a  
dream...  
Ah!

Oh how di  
vine, how en  
tranc  
ing,  
Is the gay  
life that we  
lead...

Mer - ri - ly  
sing - ing and  
danc  
ing.  
Yes, we are  
hap - py in

deed...  
Nearth the moon's  
sil - ver y  
beam  
ing.  
While we lie

3



CURIEUX PHÉNOMÈNE



I  
Tommy cherchait à utiliser ses œufs de Pâques.



II  
Il a obtenu un résultat épatant.

O MON CŒUR

Etouffons-les, ces cris, ces plaintes éternelles,  
Ces sanglots trop longtemps échappés de mon cœur,  
Comme le temps, dit-on, tout amour a des ailes,  
Aussi de tout amour, l'on peut être vainqueur.

Rien ne sert de pleurer, à quoi servent les larmes ?  
Nous le savons, hélas ! car tout doit se passer.  
Réveille-toi, mon cœur, et chasse ces alarmes,  
Tu frémeras encore sous de nouveaux baisers.

Laisse là le passé, et le passé t'englace,  
Comme fait la nature en ces jours de printemps,  
Tu sentiras aussi ton lourd manteau de glace  
Se fondre peu à peu sous les soirs froids du temps.

Certes tu le vois bien, il est trop loin le rêve,  
Pour revenir jamais. Il ne faut plus pleurer,  
Car pleurer est trop long ; et la vie est trop brève,  
Pour qu'un bonheur perdu revienne la leurrer.

Lac Témiscamingue, P. Q.

Mais on ne le crois pas car ce n'était qu'un songe,  
L'Idéal n'est pas mort, l'Idéal ne meurt pas,  
C'était un rêve fou, des heures de mensonge,  
Une trêve hypocrite en des jours de combats.

Sois fort, demeure fier et marche dans ta route,  
Au jour, en plein soleil. Si tu tombes parfois,  
Ne reste pas couché, ce serait la déroute,  
Mais lève toi de suite et va comme autrefois.

Le monde est pour les forts, use donc ta jeunesse,  
En un défi superbe, appelle l'avenir,  
Rejette tes chagrins, rejette ta tristesse,  
En luttant en soldat tout cela doit finir.

Pleurer comme une femme est indigne d'un homme,  
C'est assez, le sais-tu, va reprendre le rang,  
Pour ton honneur si faible, oh, tu combats, en somme  
Cela vaut bien, j'espère, une goutte de sang.

B. DE FLANDRE.

—Autriche et Savoie ! criait la foule.

Les deux jeunes gens ne songeaient pas à leur noblesse,  
ni à leurs maisons ; ils étaient absorbés par la crainte de  
casser des œufs.

Le sort les favorisa comme il eût favorisé les premiers  
amoureux venus. La danse fut heureuse, et Marguerite,  
rouge de plaisir, mit sa main dans la main de Philibert,  
disant :

—Adoptons la coutume de Bresse.

C'est ainsi qu'ils furent fiancés. Un an après, le  
mariage eut lieu le jour de Pâques.

Comme souvenir de leurs noces, Marguerite d'Autri-  
che et Philibert de Savoie donnèrent des œufs magnifi-  
ques, imités en matières précieuses et pleins d'épices, à  
tous les invités : ils gardèrent, par la suite, l'habitude  
de rappeler ainsi tous les ans à leurs amis le souvenir  
de leur rencontre au pays de Bresse et du mariage qui  
s'en était suivi... d'où furent dénommés "œufs de Pâques"  
le cadeau gracieusement original des nobles époux.

CALCHAS.

L'Origine des Œufs de Pâques

Voulez-vous connaître la légende des œufs de Pâques ? c'est une vieille  
histoire du pays bressan.

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, avait quitté les  
Flandres pour faire un pèlerinage. Arrivée au Bourg, elle s'arrêta quel-  
ques jours au pays de Brou, en pleine forêt, avec les Alpes à l'horizon.

Marguerite était à la fois très grande dame et très jolie. Son séjour à  
Brou donna lieu à une série de fêtes.

Le lundi de Pâques, il y eut, dans la plaine de Bourg, assemblée géné-  
rale et jeux de toute espèce. Les vieux tiraient de l'arc, et la cible était  
un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le  
droit de boire au tonneau jusqu'à merci ; les autres venaient après.

Les jeunes gens et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

Adoncques les fillettes,  
Fiancés et jouvenceaux,  
Commençaient les rondeaux  
Quand venaient les musettes.

Marguerite, entourée des châtelaines du voisinage, assistait à cette fête  
villageoise.

Une centaine d'œufs étaient éparpillés sur le sable et deux garçons et  
deux fillettes devaient exécuter, en se  
tenant par la main, une danse du pays.  
Ainsi le voulait la coutume. Si ces jeunes  
gens dansaient sans casser les œufs, ils  
étaient fiancés ; la volonté même des  
parents ne pouvait s'opposer à leur union.  
On renouvelait trois fois l'épreuve et des  
éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite était tout à ce spectacle  
nouveau pour elle, quand le son du cor  
monta de la forêt et presque aussitôt ap-  
parut, précédé et suivi d'un magnifique  
équipage, le duc de Savoie, Philibert le  
Beau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit  
le genou devant la châtelaine et demanda  
l'hospitalité.

Après quoi, la fête reprit avec plus de  
gaieté encore et plus d'entrain.

—Je veux danser aussi, dit Marguerite.  
Philibert lui proposa d'être son cavalier.

CURIOSITÉ JUSTIFIABLE

Le visiteur. — Qu'est-ce qu'a donc Carlo, que tu le surveilles si attenti-  
vement ?

Charles. — Maman a dit que votre chapeau pourrait faire rire un chien  
et je voudrais bien voir rire Carlo.

TOUT CE QU'IL A TROUVÉ POUR LA REMERCIER

—Et n'ais je pas toujours été une femme attentionnée, persévérante ?  
demanda-t-elle aigrement.

—Attentionnée ! s'exclama-t-il amèrement. De quelle façon ?

—S'est-il passé une nuit où vous étiez pour rentrer tard et où je n'aie  
laissé le gaz allumé ?

—Et tu appelles cela des attentions, fit-il, sarcastique. En effet, on  
voit bien que tu n'es pas obligée de payer le gaz.

AYONS DE LA PRUDENCE

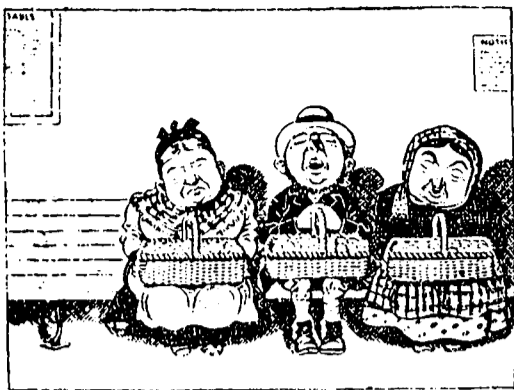
Boireau. — Ah, il faut savoir à qui l'on parle, mon cher ! Hier, dans un  
salon, je me prends à causer avec un monsieur inconnu et nous nous dis-  
putons... je lui montre les dents : — "Tiens, me dit-il, vous avez la troi-  
sième molaire en bien mauvais état !..." C'était un dentiste.

VOICI LES FÊTES



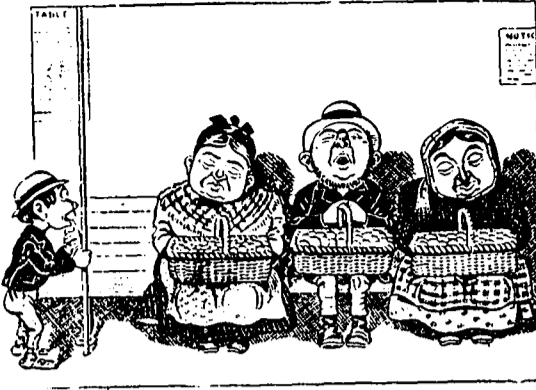
ŒUFS POCHÉS POUR PÂQUES

## LA DERNIÈRE FARCE DE LARIGOLE



I

C'était le 1er avril dans la salle d'attente d'une petite gare de chemin de fer. Le père Bellhumeur, la mère Laliberté et tante Penoute, leurs paniers d'œufs sur les genoux, attendaient le train pour se rendre à Montréal.



II

Tout à coup apparut un jeune lonatic, le petit Larigole qui, armé d'un pôle à ridoaux, cherchait quelque mauvais coup à accomplir.



III

Les trois braves habitants dormaient; Larigole n'hésita pas et une mauvaise farce germa aussitôt dans son esprit. Passant subrepticement son pôle dans les anses des trois paniers...

## L'HIVER

Dans la forêt déserte et froide, toute noire  
De rameaux dépouillés, loin du royal château  
Je chemine tout seul. Passe un affreux corbeau  
Qui marmonne dans l'air une lugubre histoire.

Je maudis son discours, moi qui ne voudrais croire  
Qu'aux chansons, aux propos joyeux du ronouveau,  
Mais le croassement de ce funèbre oiseau  
N'appelle que chagrins et deuil en ma mémoire.

Or, soudain dans l'allée un écureuil bondit,  
Grimpe au long d'un vieux hêtre et de là-haut me dit:  
"Suis-moi donc!" Et moqueur il grignote une faine.

— Ecureuil, je saurais, sur un arbre graver,  
Si j'avais pour quelqu'un de beaux fruits à cueillir,  
Mais l'automne est fini et ma mie est lointaine.

URBAIN MENGIN.

## CAUSERIE PARISIENNE

L'honorable M. Bolton, membre de la Société anglaise de zoologie, a eu la curiosité de rechercher l'effet de la musique chez les animaux.

Le basson les laisse froids...

Vous aurez beau répéter, comme dans Geneviève de Brabant:

— Sonnez cors et bassons!...

Nulle émotion ne viendra streindre ces frères inférieurs; tandis que toujours, d'après notre zoologue britannique, ces mêmes bêtes seront on ne peut plus sensible à la cornemuse.

D'où je conclus que la *Dame Blanche* les émoionnera particulièrement.

Monner, cornemuse et musette,  
Les montagnards sont réunis;  
La zoologie est un' fête,  
Pour les parents, pour les amis!

Les singes goûtaient fort le concert... les aigles écoutaient avec recueillement, les vautours "témoignèrent ouvertement de leur indifférence et lancèrent même sur le chef d'orchestre un regard cruel qui avait l'air de dire: "As-tu bientôt fini?"

Je comprends ce sentiment, car, entre nous, la cruauté des musiciens excuse celle de leurs auditeurs.

L'hippopotame est très sensible à la mélodie qui le rend rêveur et sentimental comme tous les pachydermes.

La lionne adore la cornemuse. Si elle ne chante pas:

Biniou, mon biniou,  
Mon cher biniou!

c'est que la nature, dont on ne saurait trop admirer la prévoyance, lui a refusé le don du langage articulé.

Les pumas n'aiment que les mélodies lentes et mélancoliques... Les loups adorent la musique dans leurs forêts natalis et même les musiciens dont ils se régalaient; mais ils sont moins mélomanes dans les jardins zoologiques.

Le crocodile pleure au son des instruments d'harmonie, mais les larmes de ce saurien jouissent d'un certain renom d'hypocrisie, aussi ne nous y arrêtons-nous pas plus longtemps.

Quant au pélican, la musique le fait bâiller à l'instar d'un autre animal que je ne veux pas désigner plus clairement, car il me tient de près — et il s'en console — c'est du péli-

can que je parle, — en se perçant le flanc pour nourrir ses enfants, ce qui est, du reste, dépourvu de fondement.

\* \* \*

Un congrès vient de se réunir aux environs de Chartres, pour protester contre "les dégâts causés par le gibier".

En dehors de quelques hommes politiques, on ne trouvait là que des cultivateurs.

Un de mes amis, qui commence à être tracassé par les suites d'une trop bonne alimentation, me fait observer:

— On a eu bien tort de ne pas convoquer à cette conférence les gens qui ont la goutte et la gravelle!

Je me dressai en point d'interrogation.

Il poursuivit:

— Les lièvres et les faisans, les perdreaux, les chevreuils constituent une nourriture succulente, mais trop chargée de principes azotés, lesquels se traduisent par des dépôts d'urate dans les articulations et dans le rein... le diabète lui-même, avec ses terribles conséquences, peut en résulter.

Et il me mit au courant de ses infirmités, non sans évoquer le souvenir de certains pâtés de venaison dont il me donna la recette, le misérable!...

Mais ses jambes étaient immobilisées... le moindre mouvement lui causait des douleurs intolérables.

— Ah! — s'écria-t-il, — les voilà bien, les vrais dégâts causés par le gibier!...

Je lui conseillai de manger du poisson... Il m'écouta, mais dut appeler son médecin au bout de quelque temps.

Cet homme de l'art ou de la science, après s'être renseigné sur son régime alimentaire, lui dit:

— Vous avez de l'urticaire!

Et le malheureux se mit aux pommes de terre en robe de chambre qui furent cause qu'à quelque temps de là, il fit du sucre.

C'est pourquoi je lui conseillais, comme Caton l'ancien, de manger des choux.

Malheureusement, quand c'est la saison, il accomode ses choux aux perdrix, et le gibier recommence à exercer ses dégâts.

Il est vraiment bien difficile d'avoir un régime satisfaisant, je n'hésite pas à le dire — aussi bien en hygiène qu'en politique; mais il faut se contenter de choses frugales, et modérer son appétit, en toutes choses, suivant ce prétexte de l'école de Salerne aux gourmands de son temps... et de tous les temps:

Pone gula metas,  
Ut sit tibi longior aetas!

JULIEN MAUVRAU.

Il faut croire au bien pour pouvoir le faire.—BONALD.

## LA DERNIÈRE FARCE DE LARIGOLE — (Suite et fin)



IV

... il s'assit doucement à côté de ses victimes, cherchant le moyen le plus commode de leur faire une de ces atroces blagues dont il a le secret.



V

Eureka! se fut-il écrié s'il avait su le grec. Et, criant comme un sourd: "Les voyageurs pour Montréal, embarquez?" Il put voir l'effet instantané de sa combinaison.

LA TROUPE CHARLEY AU HER MAJESTY'S THEATRE



M. BOUXMANN, Basse.



M. DÉSIRÉ, Premier Comique.

Amusements et Sports

HER MAJESTY'S THEATRE

La foule se précipite aux bureaux de location pour les trois semaines d'opéra français, (coin Ste-Catherine et Peel et 213 St-Jacques). Il est difficile de se procurer les places qu'on désire si on ne s'y prend une huitaine d'avance.

Voici le tableau complet des spectacles qui seront donnés : lundi 3 avril, *La Juive* ;\* mardi 4 avril, *La Fille de Mme Angot* ; mercredi 5 avril, *L'Africaine* ;\* jeudi 6 avril, *Boccace* ; vendredi 7 avril, *La Reine de Saba* ;\* samedi 8 avril, (en matinée) *Gillette de Narbonne*, (soir) *Les p'tits Michu* ; lundi 10 avril, *Tanhauser* ;\* mardi 11, *La Poupée* ; mercredi 12 avril, *Robert le Diable* ;\* jeudi 13 avril, *Miss Helyett* ; vendredi 14 avril, *Sigurd* ;\* samedi 15 avril, (en matinée) *Le Voyage de Suzette*, (soir) *Le Jour et la Nuit* ; lundi 17 avril, *Carmen* ;\* mardi 18 avril, *Mam'zelle Nitouche* ; mercredi 19 avril, *La Navarraise*.—*Cavalleria Rusticana* ;\* jeudi 20 avril, *Le Grand Mogol* ; vendredi 21 avril, *Manon* ;\* samedi 22 avril, (soir) *Lackmé*\*.

Les astérisques indiquent les soirées de gala.

x

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

Brillante semaine avec la "Mentiante", dans laquelle se sont fait applaudir MM. Palmiéri, Delaunay et Mmes Blanche de la Sablonnière, Nozière, Bérengère. Excellents entr'actes avec le comique Frenkel.

Pour la Semaine Sainte : *Martyre*, de D'Ennery.

x

CONCERT ELDORADO

Les représentations se succèdent, avec un succès semblable à celui du premier jour, à la coquette salle de la rue Cadieux.

Le programme est changé chaque semaine et les artistes ont un répertoire varié qui a le don de désopiler les assistants. Le succès que nous assurons à Mlle Darcy ne fait que s'accroître et nos excellents artistes Vérande, Armand, Aramini, ainsi que les frères Darville ; Mmes Aramini, Marcelle Ducas et Paulette Beauvais sont bisés tous les soirs.

x

PARC SOHMER

Encore une semaine d'attractions exceptionnelles à notre populaire Parc Sohmer ; la foule, malgré le mauvais temps qu'il a fait dimanche, a envahi toutes les places aux deux représentations. C'est que le spectacle est d'une haute valeur artistique et que tous les numéros sont de premier choix.

Judi, la Gorde Ville-Marie faisait les frais de la représentation extraordinaire donnée au bénéfice de cette société et pour l'achat des instru-

ments de musique destinés à sa fanfare. Une foule énorme a montré à nos volontaires canadiens toute la sympathie qu'ils méritent et le programme très chargé et très bien rempli, a été applaudi du commencement à la fin.

x

MONUMENT NATIONAL

La foule se pressait jeudi au Monument National, pour la représentation donnée au bénéfice du directeur des Soirées des Familles, M. Elzéar Roy. *Le Gendreau* de M. Poirier a été brillamment enlevé par nos amateurs Canadiens.

Félicitons-les et tout particulièrement Mlle Clara Reid (Antoinette), MM. Dahamel (Poirier), Elzéar Roy (Gaston), R. Barré (Hector), Bédard (Verdoret), Emmanuel (Vatel).

Un superbe bouquet a été offert à Mlle Reid et les applaudissements du nombreux public ont souligné les passages de l'œuvre d'Augier et de Sandeau.

PALLADIO.

MAGISTRAT INTÈGRE

Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, était d'une intégrité incorruptible. Un seigneur qui avait une affaire très importante, dont la décision dépendait de ce grand homme, lui envoya, dans la vue de se le

rendre favorable, deux flacons d'un très grand prix. Le chancelier les fit remplir sur le champ de son meilleur vin, et dit à l'envoyé en les lui remettant : "Assurez votre maître que ma cave entière est à son service."

PAS JALOUSE, MAIS...

*Rouleau*.—Est-ce que votre femme est jalouse de vous ?

*Bouleau*.—Jalouse n'est pas le mot ; mais, pendant notre voyage de noce, quand nous allions au théâtre, elle ne voulait même pas me laisser admirer les décors.

CE QUI LE POUSSE

*Suzanne*.—Papa, qui est-ce qui pousse un homme à donner toujours, à sa fiancée, une bague en diamants ?

*Le père*.—Sa femme.

L'ÉQUIVALENT D'UNE ASSURANCE SUR LA VIE GRATUITE

Plusieurs personnes n'achètent pas de propriétés parce qu'elles ne veulent pas créer des dettes qui pourraient embarrasser leurs héritiers, si elles venaient à mourir. Si ce n'était que cette crainte, des milliers de pères de familles qui paient loyer, seraient devenus propriétaires. Les directeurs de la Compagnie des Terrains du Parc Amherst ont réussi à élaborer un plan pour surmonter cette difficulté et offrent à toutes personnes âgées de 21 à 50 ans, qui acheteront d'après ce plan, l'équivalent d'une assurance sur la vie, gratuitement, c'est-à-dire que dans le cas où l'acheteur mourrait avant que le lot soit complètement payé, la compagnie accordera à ses héritiers, un contrat de vente pour le lot, clair de toute hypothèque, sans qu'aucuns paiements additionnels ne soient requis. Si vous désirez avoir de plus amples informations, veuillez vous adresser à M. Bouthillier, au bureau principal de la compagnie, 145 rue St-Jacques. Voir l'annonce en dernière page.

Nous ne savons ce que nous devons le plus admirer de l'esprit d'entreprise ou de la philanthropie des directeurs de la Compagnie des Terrains du Parc Amherst. Tout en vendant à un profit raisonnable les lots de sa magnifique propriété, la compagnie en offrant aux acheteurs, en cas de décès, un titre clair et parfait pour les lots achetés, sans exiger le paiement de la balance qui pourrait rester due sur ces lots, a eu une idée vraiment philanthropique, qui mérite d'être signalée. Cette offre est trop libérale et trop avantageuse pour que les employés, les ouvriers et tous les salariés, ne s'empressent d'en profiter. Nous conseillons à nos lecteurs de se rendre aux bureaux de la compagnie, 145 rue St-Jacques, où le secrétaire-trésorier, M. C. C. Bouthillier, se fera un plaisir de leur donner toutes les informations nécessaires concernant ce plan nouveau et avantageux pour tous. Voir l'annonce en dernière page.

## MODES PARISIENNES



Sac "Marcelle" vide-poches

Sac vide-poches fait de taffetas à rayures lilas et blanc ; le dessin se compose d'un semis de violettes et dans un coin d'un bouquet de ces mêmes fleurs. Le sac, une fois brodé et doublé de pongé blanc, on le coailisse de ruban étroit blanc et mauve et l'on fixe à droite et à gauche de hautes coques de ruban de même nuance, ayant 2 pouces de large.

## PATRONS "UP TO DATE"

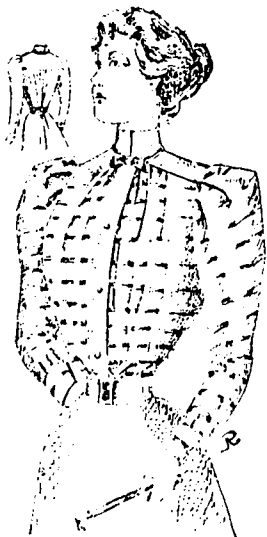
(Primes du SAMEDI)

No 367.—Ce joli petit corsage est en soie crème avec rayure en rose horizontale. Ce corsage est très facile à faire, consistant en un empiècement revenant sur le devant, étant la dernière nouveauté, et droit derrière ; la portion du dos est froncée et cousue à l'empiecement ; le bas est froncé et cousu sur un ruban en dessous ; les devants et dos se tiennent ensemble par les épaules et par les dessous de bras ; les fronces du cou sont cousues dans le col. Les manches n'ont qu'une couture et sont froncées à l'emanchure ; le bas est fini par un poignet formant revers. Ce corsage fait en flanelle, mohair, serge ou tout autre lainage, est tout ce qu'il y a de commode pour l'hiver.

Il faut 3 verges  $\frac{1}{2}$  en 36 pouces pour faire ce corsage pour une personne de grandeur moyenne.

No 367 est coupé de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

No 523.—Cotte robe est en drap tan et bleu. Le corsage est ajusté sur une doublure qui s'attache derrière par des boutons et boutonnières.



No 367. Corsage chemisette pour dame



No 523.—Robe pour fillette

Le devant du corsage est cousu à un empiècement et retombe bouffant sur une ceinture, ce qui est très aayant pour une fillette ; le dos est à plat avec un peu de fronces à la taille ; le devant forme revers revenant sur un large col marin. Les manches ont deux coutures ; au cou un col droit,

La jupe a un lé biaisé devant, deux lés de côtés et un largeur droite derrière ; le devant et côtés sont plats tandis que les fronces sont ramenées derrière. Des robes utiles peuvent être faites en tweed, cheviotte, mérinos ou étoffe de fantaisie que l'on peut garnir avec du ruban ou de la tresse. La mode est admirablement adaptée avec des combinaisons d'étoffes unies et d'autres à raies ou à carreaux.

Matériaux : 3 verges  $\frac{1}{2}$  en 44 pouces pour une robe pour enfant de 8 ans. No 523 est coupé de 4 à 10 ans.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## PAS DU TOUT LA MÊME CHOSE

Un amiral bien connu avait une très jolie fille. Un jeune lieutenant qui n'avait d'autres ressources que ses émoluments, devint amoureux de la charmante enfant et demanda sa main au vieux gentilhomme. Le père, après s'être renseigné sur le fait qu'il était sans fortune, lui reprocha de n'avoir que sa paye, ce qui était à peine assez pour se procurer des gants blancs et polir ses boutons de cuivre.

—Monsieur l'amiral, ce que vous dites est vrai. Mais quand vous vous êtes marié, vous n'étiez encore qu'enseigne de vaisseau avec des émoluments moindres que les miens. Comment avez-vous fait ? demanda le lieutenant qui croyait se servir de la plus diplomatique des défenses.

Mais, le vieux loup-de-mer lui répondit d'une voix de tonnerre :

—J'ai vécu avec mon beau père pendant dix ans, monsieur, mais, je vous être pendu si vous êtes capable d'en faire autant, vous.

## COMMENT IL A EU SON CONGÉ

L'ami (en visite).—Vous avez une très jolie demeure !

La dame (qui vient justement de déménager).—Oui ; mais nous ne sommes pas encore installés, et il faut tant de temps pour pouvoir remettre toutes ces choses en place.

L'ami.—Effectivement, c'est bien long.

La dame.—Oui, mais j'espère que tout sera parfaitement en ordre quand vous reviendrez une autre fois.

## PRESSÉ

Bouleau (qui a emmené sa femme voir une maison de campagne qu'il a l'intention d'acheter).—Comment trouves-tu cela ?

Mme Bouleau.—Ah ! c'est délicieux. J'en suis muette d'admiration.

Bouleau.—Oh ! alors, c'est entendu. Je vais l'acheter cet après-midi, et nous allons déménager immédiatement.

## UN NOUVEAU KLONDYKE

En ces temps de progrès où chaque jour nous entendons parler de quelques nouveaux moyens de faire de l'argent, la méthode suivante est peut-être plus ingénieuse que n'importe quelle autre moins neuve.

Un petit garçon entre, l'autre jour, chez le médecin du village et s'avançant vers lui avec précaution :

—Pardou, s'il vous plaît, monsieur, maman m'envoie vous dire que commela fièvrescarlatine de ma sœur est très mauvaise, elle demandesi vous voulez bien lui dire combien vous lui donnerez pour la répandre dans le village ?

## TANT DE FIEL ..

Un épicier allemand avait apposé dans son magasin une affiche ainsi conçue : *Eufs garantis, 25 cts la douzaine.*

Un consommateur ayant acheté et s'étant aperçu qu'il y en avait la moitié de gâtés, s'empressa de porter plainte.

—Mais, fait bénévolement remarquer le propriétaire, nous garantissons que c'est bien des œufs. Voilà tout.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

LA BRUYÈRE.

## DEVINETTE



Cherchez la femme !

# Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

**The Canadian Royal Art Union**

LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : - JEUDI, 30 MARS

## TRIO DE PROVERBES

La mère est l'âme de la maison.

x

Qui aime l'arbre aime aussi la branche.

x

A tout vent le roseau plie.

SANCHO PANÇA.

## Une Recette par Semaine

Le lavage des foulards de soie demande un tour de main quelque peu spécial : dernièrement un de nos confrères signalait la recette suivante. D'abord passer le foulard dans un savonage à froid, puis rincer et égoutter ; ensuite préparer une décoction faite d'une poignée de son qu'on met à bouillir dans l'eau, et quand on l'aura filtrée à travers un linge, y laisser tremper quelque temps le foulard. On peut alors presser le foulard, le suspendre et le repasser quand il est encore humide.

BL. de S.

Comme certaines personnes qui commencent à prendre de l'âge, Mme X. se lamente sur sa santé, répète sans cesse qu'elle ne fera pas de vieux os.

Pour lui remonter le moral, son gendre lui a dit :

—Allons donc ! Vous êtes encore solide. Je parierais bien que vous verrez le vingtième siècle !

# Mlle HÉLÈNE DEMERS

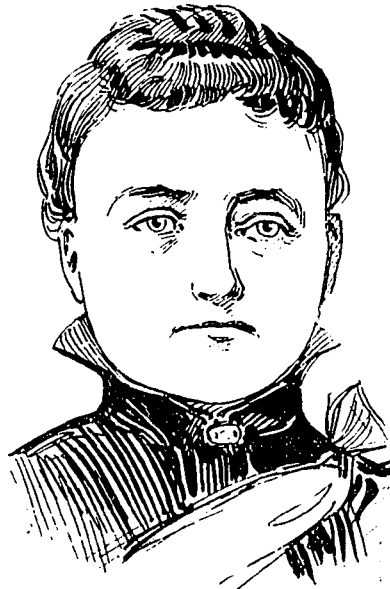
SA GUÉRISON CAUSE TOUT UN ÉMOI ! SES AMIES CROYAIENT QU'ELLE ALLAIT MOURIR

Elle ne peut faire assez de louanges du remède qui l'a sauvée. Elle voudrait que toutes les jeunes filles pâles, faibles et nerveuses suivent son exemple

Qui peut décrire les souffrances endurées par un si grand nombre de jeunes filles qui agonisent du mal de tête et souffrent presque continuellement de douleurs dans le dos, les côtés et tous les membres ! Seules, celles qui sont dans ce triste état peuvent dire les tortures causées par les faiblesses féminines. Une femme ne devrait pas souffrir plus longtemps, elle ne devrait pas rester ainsi dans cet état de faiblesse, car il y a un remède sûr et infailible pour elle. Qui que vous soyez ! Quelque soit le genre et la gravité de votre maladie, que vous ayez pris déjà de tous les remèdes, que vous soyez découragée et n'avez plus de confiance en rien, prenez tout de même les Pilules Rouges du Dr Coderre, faites-en un essai et vous verrez la fin de tous vos maux. Lisez le témoignage d'une jeune fille qui raconte elle-même sa guérison : " Pendant deux ans, ma vie a été un long martyre. J'avais tellement mal à la tête que parfois je croyais en mourir. Je passais des journées à crier. Je souffrais aussi de débilité générale, faiblesse féminine, douleurs dans le bas du corps. Je me fis soigner par plusieurs médecins, mais comme j'étais toujours pareille, je m'achetai des Pilules Rouges du Dr Coderre et commençai à en prendre. Ce n'est pas croyable, car elles m'ont non seulement soulagée pour un moment, mais parfaitement guérie. J'étais pâle et chétive, aujourd'hui je suis grasse et rougeaude. Mes amies sont toutes émerveillées de me voir si bien, pleine de santé et d'énergie. J'ai conseillé à plusieurs jeunes filles souffrantes de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre et chaque fois que j'en aurai l'occasion je les recommanderai encore, car c'est mon opinion qu'il n'y a pas au monde un remède comme celui-là pour les femmes malades." Mlle Hélène Demers, 30 rue Mangon, Cohoes, N. Y.

Des témoignages comme ceux-ci devraient encourager toutes les femmes à ne pas différer plus longtemps mais de prendre immédiatement les Pilules Rouges du Dr Coderre. Tous les témoignages que nous publions sont vrais. Ils nous sont envoyés par les personnes guéries avec leur portrait afin de prouver leur reconnaissance envers un remède qui les a guéries et aussi afin de donner à tant de pauvres femmes souffrantes le moyen de guérison à leur portée.

Aucune autre médecine n'a obtenu un succès aussi éclatant que



Mlle HÉLÈNE DEMERS.

les Pilules Rouges du Dr Coderre — elles sont le plus grand et le plus étonnant triomphe médical, elles guérissent en s'attaquant directement à la racine du mal. Elles sont le spécifique par excellence pour guérir la leucorrhée, les irrégularités de toutes sortes, le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, le dos, les côtés, mauvais goût, vertige, constipation et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Toutes les maladies de l'âge critique sont bien vite guéries — les pieds, les mains, les jointures et le corps ondulés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice et prostration nerveuse. Les Pilules Rouges du Dr Coderre donnent de la force, de la vigueur et de l'éclat aux yeux, elles rendent rougeaudes.

Toutes les femmes et les jeunes filles qui prennent les Pilules Rouges du Dr Coderre devraient consulter nos célèbres médecins spécialistes. Vous n'avez qu'à leur écrire ou leur disant tout ce qui vous fait souffrir. Vous n'avez absolument rien

à payer pour cela. Toujours nos médecins vous répondront en vous donnant tous les conseils nécessaires à votre état. Adressez : "Département Médical, Boîte 2306, Montréal." Celles qui le préfèrent sont cordialement invitées de venir consulter nos médecins personnellement à nos bureaux, No 274 rue St-Denis, de 10 à 5 hrs p. m., excepté le dimanche. Consultations gratuites.

Soyez Prudentes, les Pilules Rouges du Dr Coderre ne se vendent jamais à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte ; ces pilules rouges vendues ainsi à bon marché sont des imitations. Refusez-les. Nos Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges chaque. Jamais autrement. Envoyez-nous par la poste 50 cents en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Adressez : Compagnie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

## EN TOUTES SAISONS

On peut s'enrhumer, ayez donc toujours chez vous, été comme hiver, une bouteille de Baume Rhumal 40

## LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et notre adresse. Mentionner ce journal. W. A. NOYES, 320 Powers' Block, Rochester, N. Y.

M. Prudhomme lit dans son journal qu'un gamin, de 13 ans, a volé 2,000 francs à son patron pour faire un voyage d'agrément.

—Ma parole d'honneur, s'écrie Prudhomme, il n'y a plus d'enfants ! Voilà les crapauds qui se mettent à manger la grenouille.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE  
St-Louis dit SAUVÉ  
de Gonzague.

# Le Souper Indispensable

POUR PLUSIEURS EST

Et ces personnes se demandent : Que devons-nous manger, boire et éviter, le souper étant le dernier repas de la journée.

Nous devrions éviter tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles suivantes de l'hygiène.

Nous devrions manger tout ce qui s'assimile facilement et ne fatigue pas les pouvoirs digestifs durant la nuit.

Nous ne devrions boire que ce qui procurera un sommeil paisible et réparateur sans causer une réaction douloureuse le matin.

# BOVRIL

LA VELOUTINE Poudre de Riz spéciale préparée au Bismuth HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE. Seule Récompensée à l'Exposition Universelle de 1889. CH. FAÿ, Inventeur, 9, Rue de la Paix, Paris. (Se méfier des Imitations et Contrefaçons. Dépositaire en France, 1874.)

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 174



**AVIS.**—Ces de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le Jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mesdames L A Boisseau, C Bussière, A Gosselin, P Lamontagne, J McKeown, P Pineault, Mmes L Adam, A Aubertin, A Bisson, B Brousseau, J Chénard, A Classey, R H F Havel, E Lasalle, A Mathieu, R Morin, M Ferreault, B Poirier, A Vallee, MM L Bélanger, W A Bernard, A Brail, L Brousseau, J W Carrière, T Crevier, J Demers, F Dubois, E Duels, F Dufresne, A Dumas, F Fortin, A Girard, W Laperle, J Li-vernois, J O Laranger, A Lucas, J O Provost, P O Richard, A Sénéchal, A Sincennes, J Tourangeau, J A Vaillant, O Warneault, Montréal: Mme A Gaudry, Aylmer; Mlle C Garmeau, Cap Santé; V Prévost, Côte des Neiges; Anatole Darche, O Darche, Danville; E A Courclème, Forestdale; Mme A Foucault, Mlle R Durocher, H J Montsin, Hull; Mlle M A Pradier, Iberville; J DeGuise, R Labrecque, Lac St-Jean; Mlle L Sauvageau, A A Naud, Lachetvrotière; A Contant, Magog; J Chalifoux, Maisonneuve; Mme L Bureau, Mlle A Noël, M E Joanes, Maniwaki; J A Rine, Moose Park; P Boisvert, H Lésperance, Nicolet; Mlle B Dunn, F J Baulay, F Dubé, P E Moffet, J S Routhier, Ottawa; J E Lavoie, Plessisville; P H Lemieux, Pont-Echenin, Lévis; Mmes P Cloutier, A Lemieux, Mlle C Dubé, L Garmeau, A Morin, A Racine, B Roy Lafrenière, MM W Deschamps, A Marcotte, N Mathurin, Québec; E Robitaille, Sherbrooke; J O Huard, Somerset; Mlle A Laperle, R Lussier, N Pault, MM P X Cournoyer, F X Hamelin, A R Shelyn, Sorel; B Desautels, J H Dubourg, St-Césaire; Mlle B Verdin, M Quéneville, A Raby, Ste Cunégonde; J P A Brail, Ste Rose; Mlle L Lagneux, St-Evariste-Station; Mlle F Morin, M L Prévost, MM C C Routhier, Geo Sirois, St-Hyacinthe; N Gosselin, St-Odilon; Mlle V Magé, St-Ours; Mlle A Lalonde, St-Polycarpe; Mlle L Angers, M L Goblot, M Lapointe, M T San-fagon, St-Roch, Québec; Mlle J Gerard, A Vézina, MM A Brousseau, P Lavallée, St-Sauveur-de-Québec; Mme E Bergeron, St-Sébastien; L R O Dumont, T Lyburner, P Spénard, Trois-Rivières; A X Labrosse, Vankleek Hill, Ont; Mme C Lussier, Varennes; Mme J B Focé, Village-Turcot, Montréal; J C Nantel, Ville St-Paul; F P Jourdain, Watton; Mme C

Lapointe, Auburn, Me; Mlle A Pelletier, Augusta, Me; E Boutin, C Guilmond, A Simpson, St-Hilaire, Berlin, N H; Mlle M A Cloutier, W Earl, Brunswick, Me; Mlle M Brisebois, Cambridge, Mass; Mlle E Chabot, M D Bussière, R Roy, J D Thibault, Fall River, Mass; Mlle M Bertrand, Georgianville, R I; Mme E J Ordway, Haverhill, Mass; Mlle Z Anbrun, M Bourgeois, R Moreau, Polyoke, Mass; A Beaulieu, G Raymond, Lawrence, Mass; Mlle P Larocque, A Paquette, M St-Hilaire, M C P Normand, Lewiston, Me; A Langevin, E Langlois, F Mercier, A Tourangeau, Lowell, Mass; L Gauthier, Manchang, Mass; Mlle M Magnan, Manistee, Mich; A Pineault, Nashua, N H; W Bédard, New Auburn, Me; Mlle Z Spirlet, New Bedford, Mass; J M Dossat, New-Orléans; Mlle A Boyer, Oakdale, Mass; G Gravel, Salem, Mass; E Gaudette, Taftville, Conn; O Duval, West-Marchester, N H; Mme C Sylvestre, Mlle M Leclerc, Woonsocket, R I; Mme W Desjardins, F Blanchet, A Cornellier, E

**Corsets** (D & A) J. B. A. LANCTOT  
(P. N.) 152 rue St-Laurent  
(P. D.) Fabricant de Gants.  
Tous nos Corsets de 35 cts et plus, le Bout des Aciers est Rivé; ce qui empêche de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps et ne se trouve pas Ailleurs.  
Spécialité dans les hautes marques de Corsets: "P. N.", "P. D.", "D. & A.", "R. & G.", "C.B.", "W.C.C.", etc.  
Corsets d'été en Net de santé, 35c en montant.  
Corsets réparés à peu de frais.  
Corsets pour enfants, 25c.  
**J. B. A. LANCTOT, - 152 Rue Saint-Laurent**  
Fabricant de GANTS.

**Gants de Kid de Paques**  
BLEU, VERT, HELIOTROPE, ROUGE, CORAIL, VIOLET, BRODES, Blanc ou Noir  
Gants de Kid, 1 boutons, couleur ou noir, 50c la paire.  
Gants réparés à peu de frais.  
... Gants noirs faits sur mesure ... \$1.25 la paire  
**J. B. A. LANCTOT, - 152 Rue Saint-Laurent**  
Fabricant de GANTS.

Desrochers, A L Dupont, E Ghipens, A Hébert, J Lamoureux, E G Lanctot, E Larin, D M Lefebvre, J F Martel, Montréal; H Gagné, Calmet; Mme C Viel, Fraserville; I Grenon, Grenville; Mlle H Savard, Hull; J D Dionne, Ottawa; R Amiot, Québec; Mme A Bourgault, St-Hyacinthe; Mlle A Forest, St-Jacques l'Achigan; W de Varennes, St-Sauveur, Québec; I Plante, Artie Centre, R I; A Srois, Berlin Mills, N H; T Dionne, Chicopee, Mass; Mme M Loranger, Epping, N H; Mme P Michaud, Mlle B Bourg, M Terrault, E Villeneuve, MM J A Letourneau, r Martel, G Gobida, Fall River, Mass; A Couture, Haverhill, Mass; Mme J Paquette, Mlle B Lacombe, A Couture, J Goulet, Holyoke, Mass; J E Caisse, Lowell, Mass; T Potier, Lawrence, Mass; Mlle A Ouellette, Manchang, Mass; S Biron, N Boisvert, L B Dionne, Manchester, N H; Mlle A Thibault, Nashua, N H; Mme L M LaFrance, Mlle M Berthelot, New Bedford, Mass; Mme E Bernier, Northbridge, Mass; Mme D Bernier, Taftville, Conn; A Gervais, Three Rivers, Mass.  
Mlle M Audy, J Laframboise, Montréal; Mlle L Rioux, Fraserville; R Veillette, St-Stanislas, Champlain; Mme J R Dellanda, J Derbes, Nouvelle-Orléans.  
Le tirage au sort, a fait sortir les noms de: Mme N Cloutier, 177 Victoria, Québec; Mlle M L Godbout, 71 St-François, St-Roch de Québec; A Hébert, 130a Paner, Montréal; J Plante, Arctic Centre, R I; A Gervais, Three Rivers, Mass.  
Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois ou journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.  
Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Tel. Bell: E-1 1621.  
**ELDORADO**  
Café-Concert Français  
Etablissement unique en ce genre à Montréal.  
Du Samedi 25 Mars au 1er Avril,  
**CHEZ LES GOURDIFLOT**  
VAUDEVILLE  
Le Chameau à Trois Bosses  
OPÉRETTE  
Artistes des Grands Concerts de Paris et St-Petersbourg  
**TOUS LES JOURS** Matinée... à 2 heures Soirée... à 8 heures  
Entrée: 10c; Loges: 25c par place  
Directeurs-Propriétaires: Régisseur:  
A. BOIRON, S. DURANTEL  
F. N. BILODEAU.

**GRAPHOLOGIE**  
(Suite de la page 22)  
E. L. W. S. 226.—Orgueil, ambition et présomption. Amour de l'étude et aptitudes musicales. Imagination un peu romanesque.  
Margotte.—Esprit observateur et apte à saisir les moindres ridicules. Nature assez sympathique mais malicieuse.  
(A suivre.)  
**IL FAUT ÉVITER CELA**  
Évitez l'humidité et vous éviterez de gros rhumes. Si vous vous enrhumez, le seul remède efficace, le *Baume Rhumal* vous guérira. 41

Ventes extraordinaires  
**POURQUOI?**  
Parce que le public commence à reconnaître que le  
**Pin Rouge**  
DU SUD  
du Dr HARVEY  
est le meilleur remède contre la toux qui soit en vente soit aux États-Unis ou dans le Canada.  
Bouteilles, bonne mesure, 25c.  
En vente partout.  
CIE DE MEDECINE HARVEY  
484 RUE ST-PAUL, MONTREAL.

**J. A. DUMAS**  
Photographe  
RUE VITRÉ 112  
Coin Saint-Laurent.  
**CONCOURS DE BÉBÉS**  
DU "SAMEDI"  
Durant 13 semaines à partir du 25 mars et tous les jours, de 10 h. à 2 h.,  
Salon de Pose réservé aux Bébés  
Accessoires modernes.  
Poses artistiques...  
Prix unique, pour un portrait parfait,  
**25 cents.**

**COUPON — PRIME DU "SAMEDI"**  
PATRON No.....  
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)  
Mesure du Buste..... Age.....  
Mesure de la Taille.....  
Nom.....  
Adresse.....  
CI-INCLUS, 10 CENTIMS  
Prière d'écrire très lisiblement.  
Pour détails voir page 28.

**PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"**  
Coupon No 44  
Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.  
Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.  
Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

FAITES USAGE  
DE LA  
**GOMME DU Dr ADAM**  
POUR LE MAL DE DENTS  
Arrete le mal en deux minutes  
Prix, 10c  
EN VENTE PARTOUT



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électrolyse et par l'anesthésie locale, chez  
AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU,**  
DENTISTE  
Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.  
Tél. Bell 2315 20 Rue St-Laurent

50 ANS EN USAGE !  
**DONNEZ SIROP**  
AUX ENFANTS DU D<sup>r</sup> CODERRE

**PILULES** DE **Noix Longues** (Composées) De **McGALE**  
POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses. Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

**The Promotive of Arts Association, Ltd.**  
Incorporée par lettres patentes on date du 7 octobre 1896.  
48 RUE ST-LAURENT.  
Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART  
Tous les **MERCREDIS**  
Prix du billet, 10 cents  
Distribution Mensuelle TOUS Les Premiers Mercredis du mois.  
Prix du billet, 25 cents.

**PATINS! PATINS!**  
De tous les patrons et de tous les prix.  
Les Rasoirs de Sureté "Star" Employés par mer et par terre.  
Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.  
SECHOIRS A RIDEAUX Prix, \$2.50 à \$1.00.  
COUTEAUX A DEPECER dans tous les prix.  
**L. J. A. SURVEYER, Quincailleur**  
6 RUE ST-LAURENT  
Tel. Main 1914.

**MALADIES DE LA PEAU**  
Riite, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par le **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Ce remède inimitable, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous tenons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Rameau**. Entre autres, un cas de Riite de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyée par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, COIN DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTRÉAL.

**Bains**  
TURCS, RUSSES, ELECTRIQUES, PRIVÉS et NAGE aux...  
**..Laurentiens..**  
OUVERT JOUR ET NUIT et le Dimanche matin jusqu'à 10 heures.  
Angle des rues Craig et Beaudry  
JOURS DES DAMES. - Le lundi matin et le mercredi après-midi.  
W. G. Townsend, Gérant.

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

**HORACE PEPIN**  
Dentiste  
162 RUE SAINT-LAURENT  
Montréal.

**VIN St-Lehon**  
Naturel  
Tonique  
Stimulant  
En vente dans les meilleures pharmacies.  
**LAPORTE, MARTIN & CIE**  
Seuls Agents pour le Canada.



Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 176



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: UNE VACHE.  
Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.  
Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal.  
Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.  
Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 5 avril, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

**CONCOURS DE BÉBÉS DU "SAMEDI"**  
COUPON No 2 (1er Avril 1899)  
NUMERO D'ORDRE  
Inscrivez ci dessus le numéro d'ordre du Bébé que vous voulez favoriser, détachez le coupon et conservez-le pour l'adresser, au plus tard le 1er juillet 1899, sous enveloppe portant la suscription: "Concours de Bébés", aux bureaux du journal le SAMEDI.

**LA CHAMPAGNE CIGAR**  
  
PETIT DUC LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.  
"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

# OFFRE EXTRAORDINAIRE !



Grands Avantages pour les Acheteurs !

L'ÉQUIVALENT D'UNE

## ASSURANCE SUR LA VIE

donné GRATUITEMENT par la Cie des Terres du

# PARC AMHERST

La plus Belle Propriété Subdivisée de l'Île de Montréal !

PLAN DES PLUS FACILES 

Plus d'anxiété pour l'avenir de vos familles, si vous achetez un terrain d'après ce plan nouveau . . . .

## 100 LOTS SEULEMENT SERONT VENDUS A CES CONDITIONS AVANTAGEUSES !

Empressez-vous d'acheter un ou plusieurs de ces lots, car ils vont être enlevés rapidement. Vous ne courez aucun risque et ne gênez aucunement votre succession si vous veniez à mourir . . . . .

... LA COMPAGNIE DU PARC AMHERST donnera **GRATUITEMENT** aux acheteurs l'équivalent d'une **Assurance sur la Vie**, c'est-à-dire, si vous êtes bien portant lorsque le lot vous sera vendu et si vous veniez à mourir avant qu'il soit complètement payé, la Compagnie donnera à vos héritiers un **Titre clair et parfait** pour le lot que vous aurez acheté, sans réclamer la balance qui pourrait rester due sur le dit lot . . . . .

☞ Rappelez-vous que 100 lots seulement seront vendus d'après ce plan libéral et sans risques pour l'acheteur . . . . .

Eglises, Ecoles, Tramways, Localité Salubre et Terrain Elevé, etc., etc.

S'adresser au Bureau Principal de la Compagnie, 145 RUE ST-JACQUES, où le soussigné se fera un plaisir de donner toutes les informations et explications demandées au sujet de ce nouveau plan libéral et avantageux.

**145 RUE ST-JACQUES**

**C. C. E. BOUTHILLIER,**

Secrétaire-Trésorier.

☞ Maisons à Vendre et à Louer à Très Bas Prix.